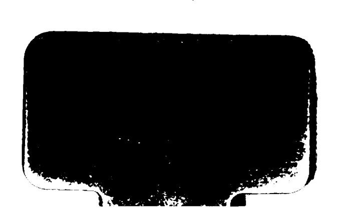




CONTES MORAUX,

PAR IMBERT,

AUTEUR du *Jugement de Pâris*, poëme; de Fables et Contes en vers; des *Égaremens de l'amour;* du *Jaloux sans amour*, comédie, et autres ouvrages.

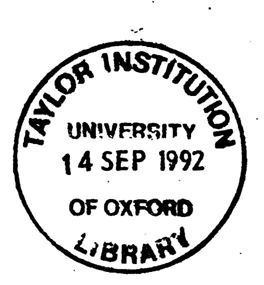
Recueillis pour la première fois, et publiés par N. L. PISSOT.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS DU TRIBUNAT, GALERIE DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

AN XIV. — 1806.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

CONTES MORAUX,

PAR IMBERT.

LE MODÈLE DES FRÈRES.

Blimont avait fait comme tant d'autres : jeune, aimable, né avec des passions vives, il avait aimé; mais il n'avait pas voulu se lier par d'autres nœuds que ceux de l'amour. Ayant plus d'indulgence pour la nature que de respect pour les lois, il était devenu père. Peut-être ce sentiment l'eût-il emporté dans son cœur sur l'amour de la liberté; peut-être eût il consenti à devenir époux, afin de pouvoir être père authentiquement, d'en remplir plus fructueusement les devoirs, d'en savourer mieux les délices. Mais la jalousie, peut-être l'inconstance, loin de lui permettre les nœuds de l'hy-

men, l'avait arraché à ceux même de l'amour. Il avait quitté Léonore, celle à qui il devait le titre de père. Il l'avait soupçonnée d'infidélité, et il avait rompu avec elle sans l'avoir convaincue. Long-tems les remontrances, les menaces de sa famille, qui craignait les suites de cette intrigue, avaient combattu vainement son amour : un seul soupçon en avait triomphé; encore ce soupçon était-il injuste; mais comme il était d'un caractère violent, emporté, il n'avait voulu écouter aucun éclaircissement, et il avait résisté à tous les efforts directs ou indirects de l'infortunée Léonore. Sa famille, qui avait pris pour un acte d'obéissance une rupture qui n'était que l'effet d'un caprice, ou plutôt d'une injustice, lui avait rendu ses bonnes grâces, et lui avait bientôt proposé la main d'une héritière qu'il avait acceptée. Il était devenu père une seconde fois; et le second fils que

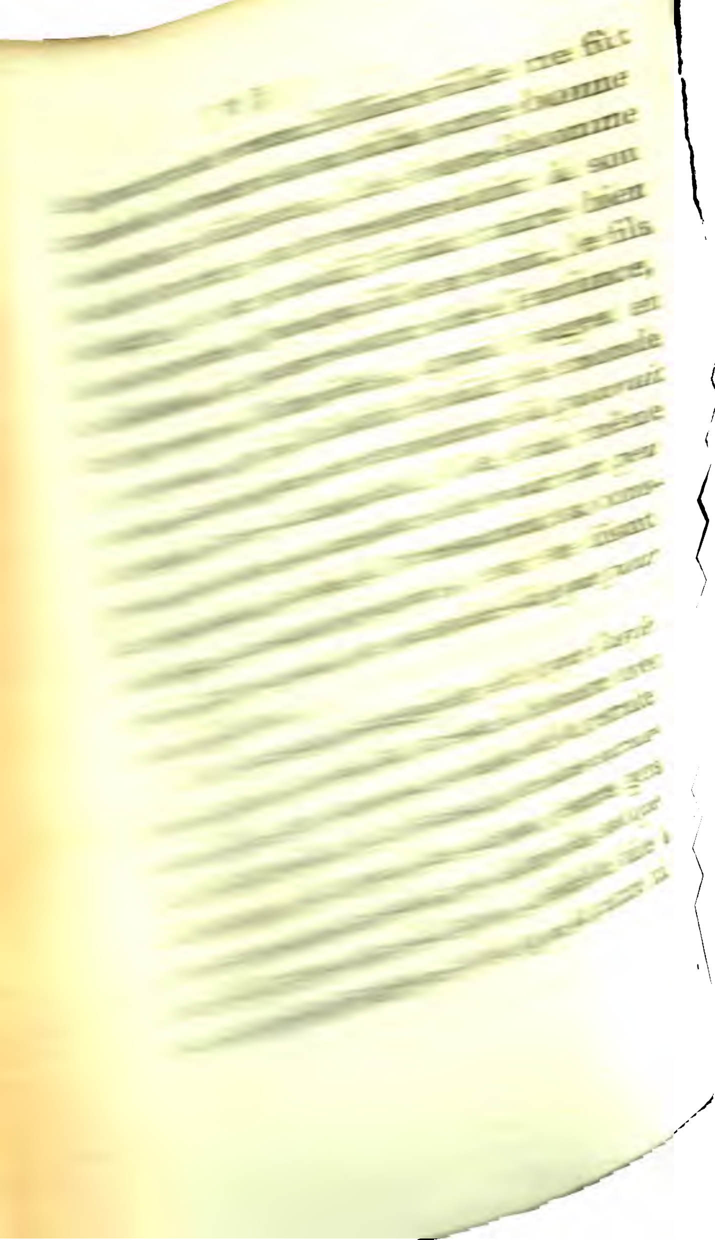
l'hymen lui avait donné, n'avait pas deux ans de moins que celui de Léonore. Celui-ci avait été enveloppé dans la disgrace de sa mère ; il avait été délaissé, oublié ; d'ailleurs, Léonore, par dépit ou par fierté, n'ayant pu réussir à se justifier, avait résolu d'oublier un ingrat ; et elle s'était éloignée de lui, sans lui faire connaître l'asyle où elle allait cacher sa honte et son chagrin. Elle avait emmené son fils avec elle. Comme elle n'avait aucun rang à lui donner dans la société, elle avait cru qu'il la connaîtrait assez tôt ; elle avait cru pouvoir différer de lui faire voir des honneurs auxquels il ne devait point prétendre, et de lui montrer le spectacle des richesses dont elle ne pouvait le faire jouir. D'ailleurs il était encore fort jeune, et elle s'était chargée seule de son éducation.

De son côté, Blimont faisait aussi élever son second fils, qu'il regardait comme son fils unique. Ce fils com-

mençait à grandir, et son père ne l'avait pas encore revu. Voici pourquoi Blimont avait un parent fort riche, mais qui était bien au moins aussi original. Ce parcnt, qu'on appelait Minville, vivait seul dans une terre fort éloignée de Paris. Ayant reçu quelques mécontentemens dans le monde, il avait résolu de le quitter. Il avait trouvé, ce qui n'était pas une rare découverte, des amis faux et des maîtresses infidelles; d'autres auraient oublié les faux amis, et se seraient vengés des maîtresses infidelles en les imitant : Minville avait mieux aimé leur céder la place; mais il n'avait pas voulu leur pardonner. Pour se venger des hommes, il avait résolu d'être misantrope. Vous sentez ce que c'est qu'une misantropie en projet! comme s'il suffisait de dire haïssons les hommes pour les haïr! Ce pauvre Minville n'avait pas l'énergie dont il avait besoin pour le rôle qu'il avait pris, et

qu'il jouait pourtant de son mieux. Il voulait oublier le monde, mais il aimait à voir quelqu'un qui le lui rappelât. Il avait même été tenté de se marier; mais il avait cru un pareil acte contraire à son projet; et il s'en était abstenu par logique. Néanmoins, en haïssant tous les hommes, il sentait qu'il aurait quelque jour besoin d'en aimer un par exception. Cette haine était le résultat de ses principes, et cet amour le besoin de son cœur. Du reste, c'était un homme d'une probité incorruptible. Ses vertus avaient des formes singulières; mais le fonds en était réel et solide. Il avait même des lumières et de l'esprit; et il n'eût tenu qu'à lui de plaire en se faisant estimer; mais il eût rougi d'être aimable.

Minville ne crut donc pas déroger à sa demi-misantropie, en demandant à Blimont son fils, pour l'élever et le garder auprès de lui. Blimont ne dou-



parlât pour cet
encore qu'il crût e
élève un compagn
les laisser souvent jo
études et les plaisirs
muns entr'eux ; leur
sentiment avec les an
vaient plus se quitter,
comme s'ils s'étaient co

L'élève de Minville
d'Eperny, et son jeune a
d'Eperny donc approch
zième année, et par con
rice en étoit sorti à pei
était de beaucoup au-
âge ; ses discours annon
prit et une raison rares
actions prouvaient la sen
intéressante. Il était ai
avec Maurice ; il craig
de ne pas deviner ses be
dit que la nature av
cœur ; qu'il avait appri
dait seul une fortune

tait point que le vieux Minville ne fût capable de donner à son fils une bonne éducation ; d'ailleurs, le bon-homme était fort riche ; on prétendait à son héritage , et ce motif fait taire bien des scrupules. Quoiqu'il en soit, le fils de Blimont, à peine sorti de l'enfance, fut envoyé à Minville, qui jugea en le voyant, qu'il fallait haïr le monde entier, mais que cet enfant-là pouvait devenir très-aimable. Ce fut même pour lui une occasion de voir un peu de monde ; mais il rassurait sa conscience misantropique , en se disant qu'il ne voyait ce monde-là que pour son élève.

Un hasard singulier fit que l'asyle qu'avait choisi la triste Léonore avec son fils , se trouva voisin de la retraite de Minville. Un hasard moins extraordinaire fit que les deux jeunes gens se rencontrèrent ; et Minville, soit que ce fût encore là une infidélité faite à sa misantropie , soit que la nature lui

parlât pour cet enfant inconnu, soit encore qu'il crût devoir donner à son élève un compagnon, pria la mère de les laisser souvent jouer ensemble. Les études et les plaisirs devinrent communs entr'eux; leur liaison devint un sentiment avec les années; ils ne pouvaient plus se quitter, et ils s'aimèrent comme s'ils s'étaient connus.

L'élève de Minville (je l'appelerai d'Eperny, et son jeune ami, Maurice); d'Eperny donc approchait de sa quinzième année, et par conséquent Maurice en étoit sorti à peine. D'Eperny était de beaucoup au-dessus de son âge; ses discours annonçaient un esprit et une raison rares; et toutes ses actions prouvaient la sensibilité la plus intéressante. Il était aux petits soins avec Maurice; il craignait toujours de ne pas deviner ses besoins. On eût dit que la nature avait éclairé son cœur; qu'il avait appris qu'il possédait seul une fortune que Maurice

avait naturellement droit de partager avec lui, et qu'il cherchait à réparer l'injustice de son père. Il est vrai que Maurice était digne de son amitié, et qu'il répondait à ses soins par une tendresse aussi désintéressée qu'attentive.

De son côté, Minville, tout courroucé qu'il était contre les hommes, n'avait pas pu s'empêcher de parler à Léonore ; il n'avait pas pu lui parler sans l'interroger sur son sort; ses questions avaient amené des aveux, Minville attirait la confiance ; enfin Léonore lui raconta son histoire, qui attendrit notre misantrope ; mais malheureusement son chagrin était un mal sans remède, vu l'engagement qu'avait contracté Blimont.

Ce secret ne demeura pas entre Minville et Léonore. Soit par quelqu'imprudence, soit par une confidence volontaire, les deux frères furent instruits de leur sort. Le modeste

Maurice sembla presque honteux d'être le frère de d'Eperny, et le sensible d'Eperny parut tout fier de se trouver le frère de Maurice. Ils ne s'aimèrent pas davantage, mais ils se trouvèrent plus heureux. Minville s'occupait toujours du malheur de Léonore, ou plutôt il était désolé ne n'y voir aucun remède. Il défendit au moins à d'Eperny de faire part à son père de la découverte qu'il avait faite. Une année s'écoula ainsi; Minville plaignant toujours envain Léonore, et les deux frères s'aimant toujours avec la même tendresse.

Un jour d'Eperny conçoit un projet bien singulier, intéressant, rare, et qui demandait un cœur aussi sensible et une raison aussi prématurée. Il veut dédommager Maurice de l'injustice du sort et de la sévérité des lois. Il a seul conçu le projet, il veut seul l'exécuter; il ne sollicite aucune médiation; il ne demande que la liberté de retourner

dans la maison paternelle. Mais pour cela, il faut s'ouvrir à Minville. D'Eperny va le trouver un matin : « Mon » bienfaiteur, dit-il (c'est ainsi qu'il l'ap» pelait), il faut aujourd'hui mettre » le comble à vos bienfaits. Maurice a » retrouvé son frère; ce n'est pas tout, » il faut que je lui rende un père ». Alors il communique son projet à Minville, qui demeure un moment muet de surprise et d'attendrissement, et qui l'embrasse en pleurant de tendresse. En faveur de ce trait, si dans ce moment-là le genre humain avait demandé grâce à Minville, Minville lui aurait pardonné sans restriction. On juge bien d'après cela, qu'il n'eut pas de peine à condescendre à ce que lui demandait l'ardent d'Eperny. Celui-ci avait besoin d'être secondé par une discrétion invincible et par un silence courageux; et il profita de l'intérêt qu'il avait inspiré, pour engager Minville à se lier par sa parole d'honneur, et même par un serment.

La résolution que venait de prendre d'Eperny n'était pas un de ces mouvemens de générosité imitative et passagère, d'un enfant qui jette des biens dont il ne sent point la jouissance, et dont il ne connaît point la privation; c'était un projet enfanté par une raison forte et par un sentiment profond. Ce qu'il eut plus de peine à obtenir, ce fut le consentement de Maurice, qui, en reprenant une place que la nature lui avait marquée, se croyait coupable d'usurpation. Mais d'Eperny employa toute l'éloquence de l'amitié ; il lui prouva si vivement que du succès de cette entreprise dépendait son bonheur, sa vie même, que Maurice effrayé promit tout, souscrivit à tout; et il y mit tant de zèle, qu'il avait l'air de servir son ami en travaillant à sa propre fortune; de façon qu'on aurait pu dire qu'il avait l'air intéressé par un excès de désintéressement. Quand tout fut arrangé, ayant dit adieu à

Minville, les deux frères se mettent en route, arrivent à Paris, et se présentent chez Blimont. Il est tems de dire ici que Blimont, d'après tout ce qu'il avait appris de d'Eperny, d'après les lettres qu'il en recevait, avait conçu pour lui une tendresse inexprimable. Il ne l'avait pas fait venir encore auprès de lui, de peur d'affliger ce bon Minville; et il n'était pas allé le voir, parce que des occupations, des affaires habituelles qu'il ne pouvait suspendre, le retenaient esclave à Paris.

« Mon père, dit d'Eperny en entrant, le même titre et le même intérêt nous amènent ici. Si je porte la parole, c'est sans avoir aucun motif de plus pour vous parler. L'amitié et un serment sacré rendent notre sort commun et inséparable. L'un de nous deux est d'Eperny, et tous deux nous sommes vos fils. L'un a été délaissé, abandonné par vous; l'autre vous est cher, et il est comblé

» de vos bienfaits. L'un de nous est
» d'Eperny ; mais il ne se fera jamais
» connaître ; et quelques démarches,
» quelques efforts que vous fassiez,
» vous ne parviendrez jamais à le dé-
» couvrir. Voyez maintenant si, en
» choisissant l'un de nous deux, vous
» voulez vous exposer à chasser le
» fils qui vous est cher, et pour qui
» vous avez tout fait ».

Qu'on se figure à ce discours l'étonnement de Blimont. Pendant un moment, il regarde, il écoute, sans rien voir et sans rien entendre. Ses yeux ont beau parcourir l'un et l'autre, son embarras est toujours le même. Enfin il ne sait que répondre. Il les reçoit tous deux en attendant, et il les quitte pour écrire à Minville, qui, lié par son serment et par son amitié pour d'Eperny, répond à Blimont qu'il est complice du projet, et qu'il n'est pas naturel de se déceler soi-même.

Cette réponse, comme on voit,

n'était pas propre à éclairer Blimont, qui d'ailleurs, après avoir réfléchi, avait moins besoin de l'être pour se déterminer. Touché d'une générosité si rare, il avait cru que d'Eperny, quel qu'il fût des deux, méritait la grâce de son frère, et il adopta l'un et l'autre. Cependant, sans avoir envie de changer cette dernière résolution, il sentait de tems en tems le plus violent desir de connaître d'Eperny. A chaque instant, il les mettait l'un et l'autre à une nouvelle épreuve; mais la tendresse toujours ingénieuse de d'Eperny prévoyait tout, parait à tout. Il opposait aux tentatives de Blimont toutes les ruses innocentes que son cœur pouvait lui suggérer. Maurice heureusement pouvait rivaliser avec lui en talens et en vertus; d'ailleurs, ce qu'il ne pouvait pas faire, d'Eperny le faisait pour lui. A la fin, tous les deux parvinrent à se faire aimer de Blimont; d'Eperny craignit moins que

son frère ne fût renvoyé ; mais il craignait toujours que si son père venait à le reconnaître, il ne lui marquât plus d'amitié, et que cette préférence ne rendît malheureux Maurice; aussi son amitié ne s'endormait jamais, et son ingénieuse délicatesse n'oubliait rien pour empêcher d'entr'ouvrir le voile qui le dérobait à l'œil paternel. Il est vrai que l'heureux naturel de Maurice le secondait bien ; il fit tant auprès de Blimont, il sut si bien gagner son cœur, que ce père trop heureux finit par desirer de ne pénétrer jamais ce secret. Il résolut de partager aveuglément entr'eux son cœur comme sa fortune; bien persuadé qu'après sa mort, le partage de ses biens se ferait sans que la loi eût besoin de s'en mêler. Bientôt il fut difficile de décider lequel des trois était le plus heureux. Que dis-je ? L'un des trois ne pouvait trouver son bonheur parfait. Maurice ne pouvait oublier que sa mère vivait

dans un abandon ignominieux, et cette idée venait l'attrister dans les plus heureux instans. Il étouffait ses plaintes, ses soupirs, mais il se taisait envain : les cœurs de d'Eperny et de Maurice n'avaient pas besoin de l'organe de la parole ; ils s'entendaient, ils se devinaient. La tristesse de Maurice affligeait d'autant plus d'Eperny, qu'il ne pouvait le consoler que par de vains discours. Ce n'est pas sur la fortune de Léonore qu'on gémissait ; Blimont, en adoptant Maurice sans le connaître, avait soudain répandu ses bienfaits sur sa mère, dont on lui avait découvert l'asyle. Mais l'or console-t-il de tous les malheurs !

Que faisait cependant Minville ? il s'ennuyait quand il croyait philosopher. Dans toutes les lettres, dans tous les écrits qu'il lisait, il ne voyait que le crime et la sottise. Le chagrin d'être séparé de d'Eperny composait seul toute son humeur ; et il croyait que là

haine des hommes y entrait pour plus des trois-quarts. Au milieu de ses ennuis, quand il écrivait à Blimont, il le trouvait fort malheureux ; il le plaignait de vivre avec des sots et des méchans.

Ce motif n'était pas capable de faire le malheur de Blimont, mais un évènement vint troubler son bonheur. Il perdit sa femme, pour laquelle il avait sinon de l'amour, du moins de l'estime et de l'amitié. Quoiqu'elle eût vécu presque toujours absente, à cause de sa santé ; elle n'emporta pas moins de regrets ; et le deuil suspendit un moment le bonheur de toute la maison.

Quand d'Eperny eut payé le tribut de pleurs qu'il devait à la nature ; quand sa tendresse et celle de Maurice eurent essuyé les larmes de Blimont, celui-ci n'ayant plus d'autres devoirs à remplir, n'eut plus à s'occuper que du bonheur d'être père. Il respecta toujours le mystère qui était répandu sur

ses deux fils ; il eût tremblé de soulever ce voile, qui ajoutait à son bonheur ; il aimait enfin à voir ses deux enfans confondus à ses yeux par leur nom, comme ils l'étaient dans son cœur par l'amour paternel.

Mais le cœur de d'Eperny avait été trop affligé pour n'avoir pas besoin d'être consolé par quelque acte de bienfaisance ou d'amitié. Sa sensibilité toujours active, avait toujours quelque jouissance à lui procurer. Un jour il va trouver Maurice, et l'ayant instruit d'un nouveau projet, le somme de le suivre pour lui aider à l'exécuter. Maurice se jette dans ses bras en pleurant de joie et de tendresse, et marche avec lui. Ils entrent tous deux chez Blimont, et tombent ensemble à ses genoux sans rien dire. Qu'avez vous, mes enfans, leur dit Blimont ; que venez - vous me demander ? Parlez. O mon père ! s'écrie d'Eperny, l'un de nous deux était orphelin, aban-

donné, malheureux; vous avez daigné jeter sur lui un regard de bonté et de bienfaisance : vos bras, votre cœur se sont r'ouverts pour lui; vous l'avez comblé de bienfaits ; vous lui avez rendu un père; enfin tout ce que vous avez pu faire pour lui, vous l'avez fait: il ne desirait plus rien, parce qu'il n'avait plus rien à demander qui pût lui être accordé par vous. Aujourd'hui qu'un nouvel espoir s'est glissé dans son âme, il devient malheureux si vous ne daignez le remplir. Malheureux! interrompt Blimont, eh! que lui manque-t-il donc? Ce qui lui manque, s'écrièrent les deux frères avec une voix qui eût attendri le cœur d'un barbare? il lui manque une mère. Comment, dit Blimont tout troublé! — Oui, une femme infortunée, que vous avez aimée, qui vous aime encore..... A ces mots, Blimont tombe dans un fauteuil, cache son visage dans ses mains, et appuyé sur une table, il y demeure

comme muet et accablé. Enfin reprenant ses esprits et son courage : O mes enfans ! leur dit-il en se penchant sur eux, je vous pardonne votre demande; mais vous ne savez pas que vous me demandez ce qu'il m'est impossible de vous accorder. Puissiez-vous l'ignorer toujours! Impossible, s'écrie d'Eperny! quoi ! il vous serait impossible d'être père tout-à-fait, de mettre le comble à vos bontés ! non , vous calomniez votre cœur, votre sensibilité, votre justice. Alors Blimont les prenant tous deux par la main : Eh bien ! vous m'y forcez, leur dit-il, je vais affliger l'un de vous deux ; je vais déchirer son cœur. Mais vous m'accusez , il faut que je me justifie. Ce que vous regardez de ma part comme un abandon , n'est qu'un acte de justice; ce qui vous paraît un malheur digne de pitié, n'est qu'un juste châtiment. Cette mère que vous réclamez l'un et l'autre, s'est fermé mon cœur volontairement ; elle a outragé l'amour, et l'honneur m'a fait un

devoir de la vengeance. Un moment, je vous prie, interrompt d'Eperny avec une noble fermeté : voici ma réponse. En même tems, il tira de sa poche des papiers qui renfermaient une justification complette de Léonore. A ce trait inattendu (car Maurice lui-même n'était pas dans la confidence de ces papiers que d'Eperny s'était procurés en secret,) Blimont se tait, et jette les yeux sur les écrits qu'on lui présente. Il ne peut se refuser à l'évidence ; il reconnaît son erreur, son injustice ; il tombe dans les bras de ses deux fils, en fondant en larmes. O mes enfans ! leur dit-il, qu'elle vienne cette mère, cette victime ! je suis prêt à réparer tout, si elle consent à tout pardonner. Mais que dis-je ? réparer ! le puis-je ? Oui, vous le pouvez, s'écrient les deux frères avec transport. Alors ils se jettent tous deux à son cou, et le couvrent de baisers et de larmes de joie. Enfin il consent à épouser Léonore.

C'est ainsi que le tendre d'Eperny, par son intéressante sensibilité, redevint le frère de Maurice, lui rendit un père, et donna un époux à Léonore. Pour combler la joie qu'il en eut, il demanda la permission d'aller la chercher lui-même, et de l'amener dans les bras d'un époux qu'elle ne s'attendait pas à posséder; et Blimont ne put lui refuser cette jouissance. Enfin, il partit et revint bien vîte avec Léonore, dont le mariage fut célébré avec une joie également sentie par les deux époux et par les deux fils de Blimont.

Minville apprit cètte nouvelle; il s'en réjouit en bon parent, il vint visiter cette heureuse famille. Il passa avec eux un mois qui lui donna l'envie d'y en passer encore un autre. Il aima comme de raison ses parens, puis les parens de ses parens, puis leurs amis, puis d'autres personnes encore. Enfin il redevint ce qu'il était né, et il se délassa par le rôle de bonhomme, de sa grimace misantropique.

LA FAUSSE RIVALITÉ.

Mérival vivait dans une aisance qu'il ne devait qu'à lui-même, c'est-à-dire que la jouissance lui en était bien plus douce ; car la richesse dans laquelle on est né, devient une habitude souvent insipide ; aulieu qu'une fortune acquise est une espèce de régénération dont on jouit avec volupté ; ce bonheur est d'autant plus vif qu'il s'accroît par le souvenir du passé. Si Mérival était heureux par la nature même de sa fortune, il savait l'être aussi par l'emploi qu'il en faisait. Il n'avait ni cet orgueil trop ordinaire aux parvenus, qui fait de leur naissance une occasion de reproche, quand elle devrait être un motif d'éloge, ni cette triste et aveugle parcimonie, qui, sentant trop bien encore ce qu'il en coute pour amasser, n'ose

toucher aux fruits de ses travaux; qui, dupe enfin de ses calculs, après avoir eu la peine d'acquérir des richesses, se défend la consolation d'en jouir. Mérival aimait à faire des heureux; mais il y regardait de près auparavant. Avant d'exercer sa bienfaisance, il examinait très-scrupuleusement si l'on en était digne. Il poussait même cette recherche un peu trop loin; quand il s'agit de faire du bien, trop de prudence est un défaut; car il vaut encore mieux risquer d'obliger un ingrat que de refuser ses bienfaits à celui qui les mérite. Aussi entrait-il un peu d'égoïsme dans la bienfaisance de Mérival; il aimait à être utile, mais il craignait trop d'être dupe. Il voulait être sûr des malheureux qu'il soulageait, comme du mérite qu'il récompensait, et il lui fallait un peu trop d'évidence pour s'en assurer. Ajoutons néanmoins que cette exigence provenait moins chez lui d'un défaut de sensibilité que

d'un excès de raison. Un service qu'il refusait était une privation pour lui ; en un mot, quiconque sait combien les vertus humaines perdent à être examinées de trop près, aurait été content du cœur de Mérival ; et il faut convenir qu'il est encore peu d'hommes aussi dignes que lui du titre de bienfaiteur.

Mérival avait élevé auprès de lui la fille d'un de ses amis mort dans la pauvreté. Il avait cru qu'il était de son devoir de le remplacer auprès d'Agathe, (c'est le nom de la jeune personne.) Il avait cherché à se consoler de la perte de son ami, en servant de père à sa fille ; et en effet Agathe avait trouvé chez lui le cœur de son père, avec la fortune de plus. C'était le bienfait le plus signalé de Mérival ; c'était aussi le plus mérité. Ce qu'il avait dépensé pour l'éducation d'Agathe n'était rien moins que perdu ; car elle avait acquis tous les talens

qui ajoutent à la séduction de la beauté; et sa tendresse était bien payée par la reconnaissance qu'elle avait pour lui. Quand la nature l'eût condamnée à la laideur ; Agathe aurait charmé par son esprit, et intéressé par son cœur ; mais à ces dons précieux elle joignait encore une figure charmante et la plus piquante physionomie. Deux grands yeux bleus armés de longues paupières, et couronnés de sourcils noirs des mieux dessinés, complétaient la séduction ; et ses regards, ses moindres gestes, respiraient cette pudeur intéressante, qui, faite pour écarter le désir, ne réussit que mieux à l'allumer.

Le ciel avait voulu combler le bonheur de Mérival ; il lui avait donné un fils qu'il chérissait tendrement, et qui répondait par ses talens et ses vertus à tous les soins qu'on avait donnés à son enfance. On le nommait Servily. Mérival ne pouvait considérer ses

traits sans y voir son portrait vivant ; et cette ressemblance, malgré qu'on en ait, ne laisse pas d'entrer pour quelque chose dans les motifs de la tendresse paternelle. C'était peu de lui ressembler par la figure, il lui ressemblait encore par les qualités du cœur. Mais par dessus tout, Servily se distinguait par l'amour filial ; c'était le fils le plus tendre et le plus respectueux. Il était loin de calculer, comme tant d'autres, par quel motif Mérival était devenu son père ; il ne comptait pas avec la nature ; il lui payait son tribut sans restriction ; ses sentimens étaient purs, sans mélange, comme sa reconnaissance sans bornes ; persuadé qu'un fils qui raisonne sur son devoir l'a déjà trahi.

Servily était dans sa dix-huitième année, et Agathe venait de voir commencer son quinzième printems. Mérival leur avait ordonné de s'aimer comme frère et sœur ; ils s'aimèrent

aussi, mais autrement; et long-tems ils crurent l'un et l'autre n'avoir fait qu'obéir. Quand le jeune homme eût démêlé la nature de ses sentimens, sa tendresse filiale en fut alarmée ; il craignit d'être coupable, ou du moins de le devenir par son silence. Il résolut donc de s'ouvrir à son père, afin d'étouffer son amour dans sa naissance, s'il avait le malheur de ne pas obtenir son aveu. Il sentait combien cet effort serait pénible et douloureux ; mais, dupe de sa candeur, il espérait y réussir. Hélas! il ignorait qu'en amour on ne s'apperçóit guères de la maladie que lorsqu'il n'y a plus de guérison à espérer.

Cet amour était déjà si avancé, qu'il n'avait pu échapper aux yeux de Mérival. Il n'en fut pas effrayé ; mais il résolut de s'en servir pour éprouver à la fois Agathe et son fils. Il les aimait tous deux tendrement. Il voulait voir jusqu'à quel point il régnait dans le cœur de son fils, et découvrir en

même tems quel pouvoir il avait sur celui d'Agathe. Dès que Servily ouvrit la bouche pour lui dire qu'il avait un secret à lui révéler, Mérival devina ce secret : un pareil aveu ne se fait jamais avec précision ; il y a toujours nombre de mots inutiles avant d'en venir à l'essentiel ; Mérival, qui avait ses vues, eut donc le tems et la facilité d'éluder cette confidence. Il prétexta une affaire très-pressée, et donna un rendez-vous à son fils pour le lendemain.

Le lendemain Servily étant venu le retrouver dans son cabinet : « Mon » fils, lui dit Mérival, je veux encou- » rager votre confiance et votre fran- » chise. J'ai moi-même une confidence » à vous faire. C'est un aveu qui vous » surprendra ; il coûte même à mon » amour-propre ; mais votre amitié » pour moi me répond de votre in- » dulgence. Vous ne connaissez pas » encore l'amour par votre propre

» expérience ; mais vous savez qu'au-
» cun âge n'est à l'abri de cette fai-
» blesse. J'aime, mon fils, voilà mon
» secret ». Servily n'entendit pas ce
mot sans un mouvement de plaisir ;
il se flattait que son père lui pardon-
nerait un sentiment dont il n'avait pu
se garantir, et qu'il aurait pour son
fils une indulgence dont il avait be-
soin lui-même. Enfin il se réjouissait
au fond du cœur, quand Mérival re-
prit ainsi : « J'aime ; et ce qui vous
» surprendra surtout, c'est que l'ob-
» jet de mon amour n'est pas encore
» au tiers de mon âge. (Cette circons-
» tance ajoutait encore à l'espoir de
» Servily.) Enfin, continua Mérival,
» celle qui a sû toucher le cœur de
» votre père ; c'est, le croirez-vous,
» la jeune Agathe ». Ce mot fut un
coup de foudre pour son fils, qui
paya bien par sa douleur l'illusion d'un
seul instant. Aussi, quand son père,
après cette confidence, lui dit de par-

ler à son tour : Je n'ai plus rien à vous dire, répond Servily, qui n'avait ni assez de courage pour déclarer ses sentimens, ni assez d'adresse pour les cacher tout à fait. Mérival feignit de ne se douter de rien, lui dit qu'il apprendrait ses secrets quand il voudrait les lui communiquer ; et en attendant il le pria de ne pas trahir le sien.

Le même jour il le fit appeler, et lui dit : « Mon fils, ce n'est pas tout
» à fait pour rien que je t'ai dit mon
» secret. Il faut m'aider à faire con-
» naître mon amour, il faut m'aider
» à toucher, s'il se peut, le cœur
» d'Agathe. — Moi, mon père ? —
» Oui, toi-même. Voici pour le mo-
» ment ce que j'attends, ce que
» j'exige de ton amitié. Prends ce
» bouquet ; il faut le lui porter de ma
» part, sonder son cœur, et sans lui
» déclarer mon amour pour elle, la
» préparer du moins à en entendre
» l'aveu ».

A ce discours, Servily avait trop à dire pour entreprendre de parler. Il se tait, et se dispose à obéir. Quelque douloureux que fut un pareil emploi, il s'y mêlait une sorte de plaisir : c'est à Agathe qu'il allait parler ; c'est à Agathe qu'il devait offrir un bouquet ; Agathe allait le recevoir de sa main. Il n'avait pas encore osé lui parler de son amour ; mais elle le partageait trop bien pour ne pas le deviner. Quand elle eut apperçu le bouquet dans les mains de Servily, qui se disposait à le lui présenter, elle éprouva, malgré elle, un mouvement de joie qui la fit rougir de plaisir et de pudeur tout-à-la-fois. Mais quand elle eut appris de la bouche tremblante de Servily que ce bouquet était un présent de son père, elle expia bien le plaisir qu'elle avait eû ; son visage s'attrista, non qu'elle ne fut sensible à l'attention de son bienfaiteur ; mais son cœur s'attendait à un bienfait de l'amour ; et

quand on espère une grande jouissance un moindre plaisir devient chagrin. Pour Servily, il n'eut pas la force de pousser plus loin son obéissance. Il donna le présent de son père ; mais il ne put se rendre l'organe de ses sentimens. D'ailleurs il avait besoin de quitter Agathe pour cacher ses larmes, qu'il sentait prêtes à couler ; et il se retira aussi fatigué que s'il eut épuisé ses forces par un travail excessif.

Dès qu'il fut rentré chez lui, Mérival vint le trouver, et lui demanda compte de sa négociation. Servily, en le voyant, rougit, balbutia quelques mots d'excuse. « Je vous entends, mon » fils, dit Mérival ; vous avez craint » d'embarrasser la pudeur d'Agathe. » Eh bien ! il faut la ménager. Ecri- » vez-lui ; car je veux que ce soit par » vous qu'elle apprenne mes senti- » mens ; et je me flatte que vous n'é- » pargnerez rien pour les faire ap- » prouver ». Il fallut encore obéir.

Servily prit la plume , écrivit deux pages ; mais son style se ressentait trop du trouble de son cœur ; la lettre était pleine de fautes de ratures ; il fallut la recommencer. « Mon père, dit Ser-
» vily , si vous dictiez vous-même , la
» lettre serait mieux. En effet , dit
» Mérival, on exprime mieux ce qu'on
» sent , et l'amour est encore étran-
» ger à ton cœur ». Servily rougit de nouveau , et Mérival dicta la lettre. L'écriture n'en fut pas bien bonne, car Servily était trop agité pour que sa main fut tranquille ; mais le style en était plus correct , plus clair. Mérival demanda à la lire , et quand il en fut au milieu : « Servily , dit-il ,
» voici encore une faute. J'avais dicté,
» *il vous aime ;* vous avez écrit *je*
» au lieu d'*il ;* voyez , il y a , *je vous*
» *aime* ». A cette vue , Servily est déconcerté , stupéfait ; il se confond en excuses sur cette distraction , tombe presque aux pieds de son père pour

lui en demander pardon. « Mais en » voilà trop, interrompt Mérival avec » douceur. Pourquoi tant d'excuses » et de regrets si exagérés ? Ce n'est » pas une faute si grave d'avoir écrit » un mot pour un autre. Mettez *il*, » et effacez *je* ; tout sera dit ». Servily fit la correction sans rien dire ; la lettre partit ; et Mérival rentra dans son appartement.

Cette scène avait été bien longue pour Servily. Agathe, de son côté, ne fut pas moins embarrassée en lisant la lettre qu'il avait écrite. Il y avait de quoi s'étonner que Mérival eut emprunté pour cela la main de son fils ; mais ce n'était pas là le sentiment qui occupait alors le cœur d'Agathe. L'amour que Mérival lui déclare, celui qu'elle sent pour Servily : voilà l'objet de sas urprise et la cause du chagrin qui vient l'accabler. Quelle douloureuse situation pour la sensible Agathe, pour un cœur aussi délicat

que le sien ! Elle ne peut rejeter les vœux de Mérival sans s'accuser d'ingratitude. Renoncer à Servily, c'est vouloir mourir; mais elle aime mieux la mort que d'être ingrate envers son bienfaiteur. Enfin elle est encore maîtresse de son secret ; elle se promet de ne pas le trahir; et le silence que Servily s'est prescrit par respect pour son père, elle se l'impose à son tour par reconnaissance. Pauvre Agathe! A peine a-t-elle formé cette résolution, qu'elle se trouve le visage et le sein baignés de larmes. Cependant elle y persiste, et se met à écrire une lettre, dans laquelle la reconnaissance tâche de remplacer l'amour; malgré ses efforts, il est à présumer que Mérival en aurait été peu satisfait, s'il eut été réellement amoureux ; mais il feignit d'être content, et il la remercia, sans renoncer à son projet un peu cruel.

Le malheur d'Agathe et de Servily était d'autant plus déchirant, qu'ils

ne pouvaient le pleurer ensemble. Que dis-je ! ils étaient forcés de se fuir, de peur de trahir leur secret par des larmes, par un regard. Le tendre Servily cherchait au moins à tromper sa douleur par ces détails, si minutieux aux yeux de l'homme indifférent, et qu'on sent si vivement quand on aime. Dès qu'il pouvait regarder Agathe sans en être apperçu, ses yeux ne pouvaient plus la quitter; son cœur tressaillait; il oubliait jusqu'à ses chagrins. Il recueillait, il pressait contre son cœur tout ce qu'Agathe avait touché. S'il l'avait vue se promener au jardin, il y courait quand elle en était sortie; il parcourait les mêmes allées; il posait en marchant, son pied dans l'empreinte qu'avait laissée celui d'Agathe; et il avait ensuite du regret d'en avoir effacé la trace. Un jour qu'il avait trouvé un ruban qu'elle avait laissé tomber, et qui avait servi à sa parure, son père le surprit comme il le bai-

sait et rebaisait de tout son cœur et sans s'arrêter : « Que faites-vous là, » lui dit Mérival, en feignant d'être » fâché ? vous faites éclater un trans- » port bien propre à confirmer un » soupçon que j'ai depuis long-tems. » Aimez-vous, Agathe ? voulez-vous » affliger votre père par une coupable » rivalité ? Etes-vous un fils ingrat ? » Servily paraît accablé de ce reproche ; il veut répondre ; l'agitation de son cœur intercepte sa voix. Le hasard fait entrer Agathe au même instant : Servily, le cœur déchiré, la tête troublée, se tourne vers elle, et lui dit avec des sons mal articulés : « Non... » mademoiselle... non.... je ne vous » aime pas.... je pleure ; mais.... non, » je ne vous aime point... aimez, ren- » dez heureux..... » Il veut poursuivre ; ses soupirs, ses sanglots étouffent sa voix ; il sort, laisse Agathe fort étonnée, et Mérival lui-même attendri ; il fait néanmoins un effort

pour donner une explication telle quelle à Agathe. « Belle Agathe,
» dit-il, par sa justification, vous de-
» vinez mes reproches. J'avais cru
» que mon fils vous aimait. Lui, ré-
» pond Agathe, qui n'était guères
» moins troublée que Servily! et quand
» il auroit le malheur de m'aimer,
» croyez-vous que la nature ne l'em-
» porterait sur mon amour; qu'il ne
» s'immolerait pas à son devoir? »
Elle prononça ces paroles d'un ton qui prouvait qu'elle faisait l'histoire de son propre cœur. « Agathe, inter-
» rompt Mérival, dont le cœur était
» touché, mais dont l'esprit ne se
» laissait convaincre que par l'évi-
» dence, vous avez bonne opinion de
» Servily, et vous auriez sans doute
» le même courage? Oui, j'aurais.....
» le même courage, reprit-elle, avec
» un ton de frayeur. Je n'exigerais pas
» de vous, continua Mérival, un aussi
» grand sacrifice; mais puisque vous

» n'avez mis aucun obstacle à mes » prétentions, je crois pouvoir poursuivre » suivre mon projet ». Alors il fait entrer un notaire qui était dans une pièce voisine, et présentant à Agathe un contrat de mariage : « Voulez-vous, » lui dit-il, signer cet écrit qui vous » unit à moi ? Oui, je le signerai, dit- » elle en souriant de peur de pleurer »; et elle écrit son nom d'une main toute tremblante. Comme elle finissait, une larme tomba sur la page où elle écrivait; elle l'essuya bien vîte avec ses doigts, sans avoir pu la cacher ; mais Mérival feignit de n'en rien voir, et il appela Servily. « Mon fils, lui dit-il, voulez- » vous signer ce contrat de mariage ? » Oui, mon père, répondit-il le cœur » gros de soupirs ». Comme il prend la plume, son père l'arrête et lui dit : « Servily, afin que vous le fassiez de » meilleur cœur, apprenez un secret » que vous ignorez encore. Mes en- » fans, vous avez satisfait à la nature,

» à la reconnaissance ; il est tems que » je cède à l'équité et au vœu de mon » cœur. Je sais que vous êtes amans ; » que ce contrat fasse de vous des » époux heureux ; pardonnez - moi » cette épreuve, et aimez-moi comme » je vous aime ». La joie des deux amans fut égale à leur surprise ; et Mérival n'ayant plus de doute sur leurs sentimens, ne mit plus de bornes à sa tendresse et à ses bienfaits.

LE COURAGE DE L'AMOUR ET DE LA NATURE.

Le lieu de la scène que j'ai à raconter a toujours été le théâtre le plus agité de l'Europe; et jamais il ne le fut aussi violemment qu'à l'époque dont je dois rappeler la mémoire. C'était du tems de ce trop fameux Cromwel, dont la sombre politique s'était servie, pour assujétir les Anglais, de leur passion même pour la liberté; de ce profond usurpateur qui avait renoncé aux titres de la toute puissance, pour en réunir tous les ressorts dans sa main; qui, en un mot, à tous les moyens connus des tyrans, en avait joint un plus neuf, moins vulgaire, l'hypocrisie; moyen terrible, dont il avait su faire tout à-la fois et le masque et l'instrument de son ambition.

L'anecdote qu'on va lire n'est pourtant pas une action éclatante, ni même un évènement politique. C'est un fait particulier, renfermé dans le sein d'une famille; mais qui, sans avoir influé sur les destins de l'état, pourrait servir à prouver de nouveau, que la sensibilité n'a jamais plus d'explosion, ni la vertu plus d'énergie, qu'aux momens où le crime triomphant semble en avoir brisé tous les ressorts.

Lord Mirvey était une des victimes que l'ambition du protecteur devait immoler à son intérêt ou à sa vengeance. Le motif de sa disgrace étant étranger à ce récit, nous nous bornerons à dire que sa mort avait été mise à prix, secrètement à la vérité, et non par un arrêt authentique ; mais l'assassin qui aurait apporté sa tête, avait plus à compter sur le fruit de son crime que sur la récompense d'une action vertueuse. Lord Mirvey était alors chargé de quelques intérêts politiques

dans une des cours de l'Europe. Informé à tems de sa proscription, il crut devoir s'y dérober par la fuite. Mais il avait laissé à Londres, auprès d'une vieille sœur qui lui restait, une fille unique, que nous nommerons Juliette, enfant chère à son cœur, qu'il n'avait quittée qu'à regret, et qu'il brûlait de revoir. Un nouveau motif vint se joindre à ce mouvement de tendresse paternelle; presqu'en même tems qu'il fut instruit de sa disgrace, il apprit la mort de sa sœur; et l'image de sa fille abandonnée à elle-même, l'emporta sur son propre danger. Il ne craignit point d'aller exposer sa tête sur cette arêne sanglante, où le tyran l'avait déja dévouée au fer ou au poison. Il prit pourtant les précautions que lui suggéra sa prudence : le même sentiment qui lui faisait chercher sa chère Juliette au péril de ses jours, lui inspirait en même tems le desir de se conserver pour elle. Il dé-

guisa son nom, son rang et ses traits; et enfin il eut l'adresse ou le bonheur d'arriver à Londres, et de retrouver sa fille sans avoir été reconnu ni même soupçonné.

Juliette joignait à la figure la plus intéressante, l'esprit le plus aimable et l'âme la plus sensible. Elle aimait tendrement son père ; mais le plaisir de le retrouver était bien empoisonné par le danger qui le ménaçait. La joie le lui avait fait oublier un moment ; la cruelle réflexion ne tarda pas à l'en punir. L'arrêt prononcé contre les jours de son père vint épouvanter son imagination ; elle savait que la haine qui avait prononcé ce fatal arrêt était inexorable ; et son cœur passa de la plus douce joie aux angoisses les plus déchirantes. « Ah! mon père, s'écria-t-
» elle en fondant en larmes ! mon père,
» qu'avez-vous fait ? si les ministres du
» tyran venaient vous arracher de mes
» bras ! le desir de revoir votre Juliette

» vous a tout fait oublier. Vous avez
» volé à mon secours; mais, moi, com-
» ment pourrai-je défendre votre vie ?
» Cette preuve de votre amour me fait
» verser des pleurs d'attendrissement ;
» hélas ! elle peut me coûter un jour
» des larmes bien amères ! Si le Ciel,
» qui se déclare aujourd'hui pour la
» tyrannie, allait vous prendre pour
» victime ! j'en mourrais sans doute,
» et je mourrais, mon père, en me re-
» prochant votre mort ».

Lord Mirvey se jette dans les bras de sa fille, la presse contre son sein, et ne lui répond que par des larmes. Cependant il était nécessaire de songer à ne laisser rien transpirer de son retour, et il était si difficile de se dérober à la vigilange du protecteur et de ses ministres ! Que faire ? et à qui confier un pareil secret ? Il fallut que Mirvey, content de l'amour et des soins de sa fille, consentît à se priver, pour ainsi dire, de la lumière du jour, à s'ense-

velir vivant, en attendant qu'il plût au ciel de désarmer la haine de son persécuteur, ou de venger les maux de l'Angleterre.

Un étroit souterrain, creusé sous la maison du lord, et que personne ne fréquentait, parut à Juliette le seul asyle auquel elle put confier une tête si chère. Ce souterrain prenait, par une arrière cour, un petit jour qu'elle ferma, de peur qu'il ne fît naître quelque soupçon. Ce lieu ne fut plus éclairé que par une lampe, dont elle craignait encore de voir percer les sombres rayons à travers les ais de la porte, qu'elle masqua du mieux qu'elle put. Ainsi, l'infortunée Juliette ne vit d'autre moyen pour sauver son père, que de l'enfermer dans un cachot ténébreux; et en lui prodigant les plus tendres soins, elle semblait en être le geolier. Ses mains seules préparaient les alimens dont il se nourrissait; et par prudence, elle ne le voyait jamais pendant le jour.

Qu'il était long pour le malheureux Mirvey, qui n'avait alors d'autre consolateur que quelques livres que sa douleur lui faisait fermer en les ouvrant, avec de l'encre et du papier qui lui étaient inutiles, puisqu'il se voyait séparé du reste de l'univers ! Mais Juliette, quoique plus libre que lui, n'en souffrait pas moins; ses inquiétudes surpassaient l'ennui de la plus douloureuse captivité. Sa crainte donnait sans cesse une interprétation sinistre à tout ce qu'elle voyait, à tout ce qu'elle entendait; le moindre bruit la faisait frissonner. Elle brûlait d'apprendre des nouvelles de la cour du protecteur, et sa bouche n'osait s'ouvrir pour en demander, de peur qu'on ne soupçonnât le motif de ses questions; son père était toujours présent à sa pensée, et il semblait qu'elle n'aurait pu prononcer son nom sans le trahir; enfin ses yeux, sans cesse appelés vers le lieu qui le recelait, n'osaient s'y arrêter

un

un moment; on eût dit qu'elle craignait de le dénoncer par un regard.

Sans doute on s'intéresse déja à Juliette; et cependant on ne connaît encore que la moitié de ses chagrins. Son cœur, si fort troublé par le sort de son père, était encore en proie à l'amour, à ce sentiment, qui, dans le cœur d'une Anglaise, n'est jamais une fantaisie, une émotion faible, mais la plus impérieuse des passions. Le jeune Thermond, qui était digne à-la-fois de son amour et de son estime, l'avait vue assiduement, sous les auspices de la vieille tante, qui, quelques mois avant sa mort, l'avait mandé au père de Juliette. Mirvey ne l'avait pas jugé indigne de son alliance; mais depuis, des raisons politiques avaient changé ses sentimens. Le père du jeune lord était entré dans le parti de Cromwel; et Mirvey avait ordonné à sa fille d'oublier un amour qui était devenu criminel à ses yeux.



Cet ordre, arrivé trop tard, loin de rompre les nœuds des deux amans, ne servit qu'à les faire resserer davantage; car la tante, attendrie par leur tristesse, séduite même par leurs larmes, eut la faiblesse de les unir par un mariage secret. Telle était la situation de Juliette au retour de son père. En arrivant, l'ayant félicité sur son obéissance, dont il était peut-être loin d'être persuadé : « Ma fille, ajouta » Miryey, j'exige et j'attends de vous » une nouvelle preuve de votre doci- » lité et de votre tendresse. Je veux » que le secret de mon retour demeure » pour toujours inpénétrable. Si mes » destins ne changent point, je veux » qu'on ignore à jamais que j'ai eu la » faiblesse de retourner dans une pa- » trie dont je rougis, qui s'est désho- » norée par son obéissance au tyran. » Ce souterrain qui va cacher ma vie » à l'univers entier, cachera aussi ma » mort; qu'il soit mon tombeau comme

» il ut mon asyle. Mais je veux que » mon secret me reste même après mon » trépas ; qu'on n'apprenne jamais » que ma cendre est venue reposer » dans mon ingrate patrie. Si ma fille, » quand je ne serai plus, continua-t-il » avec un ton des plus effrayans, croit » pouvoir trahir mon secret, je la dé- » voue d'avance aux vengeances cé- » lestes, je prononce dès ce moment » l'arrêt de la malédiction paternelle. » Si par une infidélité plus criminelle » encore, elle osait de mon vivant » confier mon secret à un seul être, » quel qu'il soit, ce fer fera couler tout » mon sang à ses yeux ; et je laisserai à » ma patrie déshonorée une fille bien » digne d'elle, une fille parricide ».

Juliette connaissait trop bien l'auteur de ses jours pour regarder ce discours comme une simple menace, comme le mouvement d'un courroux passager. Mirvey, que nous n'avons fait connaître jusqu'ici que pour un

père tendre, était en même tems un homme ferme jusqu'à l'opiniâtreté, un caractère fier et inflexible. Les circonstances, ses malheurs, en l'aigrissant, l'avaient rendu plus farouche encore; et l'on devait tout craindre de son désespoir.

Juliette promit, se lia même par un serment, que son père lui dicta. Ses devoirs semblaient lui être devenus plus sacrés, depuis qu'elle avait pu s'y soustraire une fois; l'amour qui l'avait rendue coupable ne l'avait pas affranchie du remords; et quand elle n'aurait pas eu d'autres motifs, le souvenir d'une faute dont elle n'avait pas la force de se repentir, mais qu'elle ne pouvait se dissimuler, lui aurait suffi pour se condamner à la plus aveugle obéissance.

Mais combien ce silence était difficile et douloureux à garder! combien il ajoutait à l'embarras de sa situation déjà si pénible et si affligeante! Que

dira-t-elle à Thermond, qui, réunissant les droits d'amant et d'époux, regarde presque la demeure de sa Juliette comme sa propre maison ? Osera-t-elle, en l'y recevant, désobéir à son père, devenu plus sacré par son infortune ? Se verront-ils, malgré lui, son amant et elle, sur la voûte même qui le couvre, quand peut-être le bruit de leurs pas, l'accent de leur voix, peut retentir jusqu'à son oreille ? Ne serait-ce pas, pour ainsi dire, profaner le tombeau d'un père ? Pourrait-elle d'ailleurs, en parlant à son époux, cacher le trouble que ces idées feraient naître dans son cœur ? et comment se justifier, quand le plus saint des sermens la condamne au silence ?

Une seule ressource, faible encore, restait à Juliette ; elle écrivit à Thermond, qu'étant seule dans sa maison, où elle ne demeurait qu'en attendant une vieille parente qu'elle avait, et ne pouvant déclarer encore leur hymen,

elle croyait devoir aux bienséances, à son honneur, de se priver du plaisir de le voir chez elle. Elle ajoutait que toutes les précautions qu'il pourrait prendre, ne sauraient la guérir de la crainte d'une indiscrétion involontaire, et qu'elle comptait assez sur son amour, pour espérer qu'il voudrait bien épargner cette inquiétude à sa tendre Juliette. Thermond avait, à quelques lieues de Londres, une sœur qui, seule de sa famille, était dans la confidence de leur union secrette; c'est la maison de cette sœur que Juliette proposa pour leur rendez-vous.

Le prétexte qu'elle avait choisi, était faible, surtout pour un amant aussi tendre et aussi passionné que Thermond; mais la nécessité parlait, mais Juliette pouvait tout sur son cœur, et sa lettre, même en l'affligeant, exprimait tant de tendresse et de sensibilité, qu'il fallut bien vouloir ce qu'elle exigeait. La sensible Juliette, pour le

récompenser de ce qu'elle appelait sa complaisance, promit de le voir tous les jours chez sa sœur; et elle fut fidelle à sa promesse.

O que l'amour donne de force et de courage! Juliette, avec un tempéramment délicat, affaibli encore par le chagrin, partageant ses soins entre la nature et l'amour, donnait tous ses jours à son époux, et toutes ses nuits à son père. Le malheureux Mirvey, qui croyait au moins que le jour elle se délassait des fatigues de la nuit, craignait, avec raison, que sa santé n'en fut altérée; et cependant il ignorait que ni le jour ni la nuit le sommeil n'approchait sa paupière, à la fatigue des longues courses et de l'insomnie, se joignait l'embarras de cacher le véritable motif de ses voyages habituels; ce qui la forçait de multiplier les précautions, même les déguisemens, et jusqu'aux courses à pied; ajoutez à cela la contrainte doulou-

reuse où elle vivait, ces combats continuels d'un cœur plein, qui ne peut s'épancher, d'une fille tendre et d'une amante sensible, obligée de cacher son père à son amant, et son amant à son père ; où prenait-elle des forces capables de résister à des peines si douloureuses, à des chagrins si cuisans ? Combien de larmes elle dévoroit encore, soit avec son père, soit avec son époux ; et quand elle pleurait moins, elle souffrait davantage.

Cependant ses maux paraissaient encore éloignés de leur terme ; et un évènement imprévu vint en augmenter l'amertume. Par une inadvertance que le trouble continuel de son esprit rendait assez vraisemblable, elle avait laissé parmi des papiers qui passèrent dans les mains de son père, un billet de Thermond, dont la date était postérieure à la défense qui lui avait été faite de le voir, de songer à lui. A la

vue de ce billet, la colère de l'ardent Mirvey s'allume, et devient fureur ? « Fille perfide, s'écria-t il avec un ton » de voix qui fit trembler Juliette, » c'est donc ainsi que tu m'as obéi ? » Juliette veut ouvrir la bouche pour répondre ; mais Mirvey l'interrompant : « Vas-tu joindre, s'écria-t-il, le men- » songe et l'imposture à la désobéis- » sance ? que dis-je ? t'es-tu bornée à » me désobéir ? dans quel sein, grand » dieu, ai-je déposé le secret, le des- » tin de ma vie ! celle qui a pu bra- » ver les lois d'un père, celle qui a sa- » crifié la nature à l'amour, pourra- » t-elle ?..... Arrêtez, s'écria Juliette » avec l'accent de la douleur et du » désespoir ! ménagez une fille cou- » pable sans doute, mais cent fois » plus malheureuse. Oui, mon père, » il est vrai ; j'ai vû Thermond mal- » gré votre défense ; mais est-il si fa- » cile d'éteindre l'amour dans un » cœur ? Mais votre propre sœur m'a-

» vait permis d'espérer un sort plus
» heureux ; c'est sous ses auspices,
» c'est devant elle que Thermond.....
» Ma sœur, interrompt Mirvey, en se
» promenant à grands pas ! ainsi,
» tout ce que j'aimais, tout mon sang
» a conjuré pour me trahir !..... Laisse
» moi, fille coupable ! rends-moi ma
» liberté; ouvre moi ma prison ; laisse
» moi porter ma tête au tyran. Le
» crime est dans ton cœur, il ne te
» quittera plus ; sais-tu, sais-je où il
» peut te conduire? En me livrant moi-
» même, je te sauve peut-être un par-
» ricide ».

A ce discours affreux, l'infortunée Juliette s'était jetée sur le corps de son père, qu'elle tenait étroitement serré dans ses bras. « Mon père, s'écriait-
» elle en l'arrosant de ses larmes! vous
» m'allez voir expirer à vos pieds.
» Comme vous me traitez, mon père !
» moi, vous trahir ! non, vous ne le
» croyez pas. Ah ! la douleur, j'ose

» le dire, oui, la douleur vous rend
» plus injuste que je ne suis criminelle.
» Quoi! vous avez bravé pour moi la
» mort, et maintenant la honte vous
» paraît plus facile à supporter que
» ma présence! Vous me préférez l'é-
» chafaud »!

Enfin, au son de cette voix qui avait si souvent pénétré dans son cœur, à ces accens de l'âme qu'on ne saurait ni définir, ni imiter, Mirvey sentit plus de calme dans son cœur. Son regard tombe sur Juliette et s'attendrit. L'âme de Juliette en est pénétrée, consolée; et tout-à-coup un doux sourire se mêle sur son visage aux larmes dont elle est encore inondée; Juliette se laisse couler le long du corps de son père, qu'elle tenait embrassé, tombe à ses genoux; et les yeux levés vers le ciel : « Grand
» Dieu! s'écrie-t-elle avec l'expression
» de la plus douce sensibilité, je te
» rends grace : tu m'as rendu mon
» père. Oui, le voilà; voilà son regard

» paternel. J'y ai lu mon pardon. Ah!
» mon père, que votre bouche achève
» de le prononcer. Croyez, ajouta-t-
» elle en le pressant contre son sein,
» que votre secret tout entier, que tout
» le cœur de votre Juliette est toujours
» à vous. Non, le crime n'est pas dans
» son cœur, il ne saurait y habiter avec
» l'amour qu'elle a pour vous ».

J'ai dit que Mirvey, quoique sévère et aigri par son infortune, aimait tendrement sa fille; quelques larmes roulent dans ses yeux; et Juliette, à qui la joie laisse à peine l'usage de la voix, lui dit en sanglottant: «N'est-ce pas... mon pè-
» re... que vous consentez à vivre pour
» moi? Oui, ma fille, répondit Mirvey.
» Mais si un seul mot... » Cette menace était le dernier éclat de son courroux; Juliette l'interrompt, le rassure; et un tendre embrassement répond à ses discours et à ses caresses.

Au commencement de cette scène, nous avons vu Juliette épouvantée,

faire l'aveu de sa désobéissance; si elle n'eût été interrompue par l'emportement de son père, elle allait sans doute lui dévoiler tous les secrets de son cœur. Quand elle le vit appaisé, elle jugea qu'elle ne pouvait, sans le plus grand danger, achever alors ce fatal aveu; elle se tût, et aima mieux consoler son père que de l'affliger encore.

Le jour venu, Juliette, suivant l'usage, se sépare de lui; mais son corps était brisé par les douleurs qu'elle avait souffertes; elle avait peine à se soutenir. Cependant Thermond l'attendait chez sa parente. S'il ne la voit pas, rien ne pourra l'arrêter; son amour alarmé bravera tout; il va voler vers elle. Juliette cherche encore des forces dans son courage, et se remet en chemin.

Tant de chagrins et de fatigues ne pouvaient qu'influer sur la santé de Juliette; sa beauté même en était altérée. Son amant, toujours aussi tendre,

aussi empressé, s'apperçoit, non du changement de ses traits, mais de sa tristesse, qui semblait augmenter de jour en jour. Il lui en demandait souvent la cause; Juliette ne pouvait alléguer que l'absence de son père. Mais peut-être sa bouche, qui avait toujours été l'organe de la candeur, n'exprimait-elle un mensonge, même innocent, qu'avec un air de gêne qui pouvait éveiller le soupçon. Quoiqu'il en soit, Thermond était peu rassuré par ses réponses. « Juliette, lui dit-il un » jour, ma chère Juliette! tu m'as » rendu le plus heureux des hommes. » Toutes les richesses, tous les hon- » neurs de la terre, n'ont rien de com- » parable au présent que tu m'as fait: » tu m'as donné ton cœur et ta main. » Mais, pardonne, dans un extrême » bonheur, la moindre peine est un » tourment. Souffre que mon amour » te confie ses tendres alarmes. Il me » semble, (ah! je le crains au moins)

» il me semble qu'auprès de moi, tu
» n'as plus si bien qu'autrefois ce sen-
» timent, cette expression du bonheur.
» Si le tems qui n'a fait qu'ajouter à
» mon amour, avait affaibli..... si ta
» tristesse.... » A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'un tendre regard de Juliette lui fait sentir son injustice, et le rassure, au moins pour l'instant. Il tombe à ses pieds; et déja les plus tendres discours et les plus douces caresses ont expié ses soupçons injurieux.

Cependant, ni à Londres, ni à la cour, personne n'ayant eu la moindre nouvelle de lord Mirvey, on ne savait qu'imaginer. Cromwel qui s'était emparé de toutes les voies qui pouvaient en porter à Juliette, était surpris de n'avoir rien découvert; et il résolut enfin d'employer des moyens plus directs pour la surveiller. Donnant à sa politique un air de décence, et même de protection, il prétendit que la parente

qu'attendait depuis si long-tems Juliette, n'arrivant pas, il était contre la bienséance qu'une fille de sa naissance et de son nom demeurât seule, à son âge, exposée aux propos, et même au danger; un soir il lui fit porter la prière, qui était un ordre au moins, de se disposer à se rendre chez une dame de la cour, qu'on lui nomma; et on l'avertit qu'on viendrait la prendre le lendemain.

Qu'on se figure ce que devint Juliette à cet ordre foudroyant! Ne pouvant ni résister, ni obéir, une sentence de mort aurait moins frappé son cœur sensible. Pâle, éplorée, et presque mourante, elle descend dans le fatal souterrain, se jette dans les bras de son père, en s'écriant: mon père!.... et elle ne peut achever. Mirvey la relève, rappelle ses sens, l'interroge, et apprend cet ordre effrayant, qu'il regarde comme l'arrêt de son trépas. Il allait trancher ses jours, quand Juliette

arrêtant son bras : « Mon père, s'écria-
» t-elle, si vous voulez mourir, com-
» mencez par m'ôter la vie à moi-
» même. Quel crime ai-je commis pour
» me punir par le spectacle de votre
» mort ? »

Mirvey, désarmé par l'action et les reproches de Juliette, se jette dans ses bras : Eh ! quoi, lui répond-il avec le cri de la douleur et du désespoir, veux-tu que la faim termine ici mes jours, ou que j'expire sur un échafaud ?

« Eh bien, continua Juliette en re-
» cueillant toutes ses forces, sans
» doute on ne craint aucune entreprise
» de ma part, personne ne vous soup-
» çonne dans ce lieu; peut-être la fuite
» nous sera-t-elle permise. Fuyons,
» nous trouverons ensemble le salut
» ou la mort. Quel qu'en soit le dan-
» ger, c'est le seul parti qui nous reste,
» et nous n'avons qu'un moment pour
» l'exécuter ».

Juliette a prononcé ces paroles avec un ton de courage et de fermeté qui attendrit Mirvey, sans le convaincre; il cède néanmoins à ses prières, et s'abandonnant à elle, il se dispose à la suivre. Voilà donc la tendre Juliette tenant par la main son malheureux père, montant l'escalier du souterrain, traversant son appartement; au premier pas qu'elle fait pour franchir le seuil de sa porte, elle éprouve un frémissement universel : enfin la voilà dans la rue, tenant toujours dans sa main celle de son père, et la serrant de toutes ses forces. Son maintien ne se ressent point de sa faiblesse; son pas est rapide, quoique tremblant; elle marche en conjurant le ciel d'épaissir les ténèbres, d'assoupir tous les yeux; son pied semble craindre de toucher le pavé, et sa poitrine ne respire qu'à peine, de peur que le bruit ne réveille la tyrannie.

Ah! sans doute, elle n'avait pas

oublié son amant ; mais pouvait-elle abandonner son père ? Son danger ne lui permettait pas de disposer d'un seul instant ; mais si elle parvient à le sauver, elle a résolu d'écrire à Thermond, pour le rassurer et pour justifier son absence.

Mais Thermond avait été informé de l'ordre qu'avait reçu Juliette; craignant de perdre la liberté de la voir, il voulait au moins l'entretenir avant son départ, et ayant pris quelques mesures pour lui parler sans la compromettre, il s'était mis en chemin pour se rendre auprès d'elle.

Il n'était pas encore prêt d'arriver, lorsqu'il entrevit dans l'ombre deux personnes qui semblaient se dérober par une fuite précipitée; il s'approche, regarde, doute de ce qu'il voit, examine encore, et reconnaît Juliette fuyant avec un homme qui lui est inconnu. A cette vue, il n'est plus le maître de ses transports. Soit qu'il

craigne quelque violence pour Juliette, soit que, la voyant fuir sans résistance, un mouvement jaloux se soit emparé de lui; (car à la honte du cœur humain, ce sentiment injurieux se mêle au plus tendre amour.) Il tire son épée, et s'adressant à l'inconnu: Qui que vous soyez, s'écria-t-il d'une voix terrible, défendez-vous.

Mirvey n'était pas encore affaibli par l'âge; il secoue la main de Juliette, recule un pas, s'arme d'un fer, et fond lui-même sur son adversaire. Juliette éperdue se jette sur les deux épées, et s'écriant, mon père, avec une voix déchirante, tombe presque sans vie au milieu du champ de bataille. A ce mot, Thermond jette son épée aux pieds de Mirvey, qui s'arrête pour relever sa fille. Ce malheureux époux se joint à lui pour la ranimer. Accablé de remords, et plus tremblant qu'elle-même, il n'a pas la force de se justifier. Mais le danger de Juliette et de son père

n'est pas le seul crime qu'il ait à se reprocher. Sa méprise a produit un plus cruel malheur : taudis que Mirvey, qui l'a reconnu, ouvre la bouche pour s'expliquer avec lui, on accourt au bruit qu'on avait entendu; des gardes arrivent, Mirvey est reconnu; et l'on s'empare de lui pour le mener le lendemain au protecteur.

Dans quel abyme sont précipités Thermond, Juliette et son père! et sans doute le plus malheureux des trois, est Thermond, qui vient de livrer à la mort deux têtes si chères. Aucun supplice n'est comparable aux tourmens qu'il endure; mais il se croirait plus criminel encore, s'il se bornait à pleurer des maux dont il est l'auteur. Son désespoir lui laisse encore tout son courage; et il aime mieux s'exposer à se perdre lui-même, que d'abandonner des malheureux qu'il a faits.

Le lendemain il prévient le moment

où Mirvey doit être conduit devant Cromwel. A la faveur de son nom qui lui donne un libre accès, il court au palais du protecteur, attend qu'il soit environné de quelques courtisans, et avant qu'on ait fait paraître ni annoncé le lord Mirvey, il commence lui-même à en raconter l'histoire au protecteur avec toute la chaleur du sentiment qui l'anime. Il parle de sa méprise qui l'a fait découvrir et arrêter; entraîné lui-même par l'éloquence de son âme, il fait la peinture la plus attendrissante des maux qu'à soufferts ce père infortuné; retrace le tableau le plus touchant du souterrain, et de la tendresse héroïque de Juliette; et au milieu des courtisans que son récit fait fondre en larmes, il tombe aux pieds de Cromwel, en demandant à haute voix, et au nom de tous les cœurs sensibles, la grâce de milord Mirvey.

Cromwel a vu tout les cœurs attendris: sa politique ne croit pas pouvoir

punir sans être accusé d'inhumanité ; peut-être aussi que son cœur fut réellement attendri ; quoiqu'il en soit, il fit grâce, et tout le monde applaudit à sa clémence.

Thermond, au comble de sa joie, demande une seconde faveur ; c'est d'aller le premier porter cette nouvelle à milord Mirvey. Il court, il vole ; et ce malheureux père, qui craignait moins sa propre mort que le chagrin qu'elle allait causer à sa fille, fut vaincu par cette preuve d'amour et de courage. Il pardonna tout aux deux amans. Cromwel, soit clémence, soit politique, ne voulant pas être généreux à demi, parla lui-même pour eux à milord Thermond, qui, peut-être moins en père qu'en courtisan, confirma le mariage de son fils et de Juliette.

ELISABETH,

OU

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

L'ANECDOTE que j'ai à raconter se passe dans une cour; les personnages qui en sont les auteurs sont des grands de cette cour là. Dans de pareils récits, la discrétion est deux fois nécessaire. Je ne nommerai donc point le lieu de la scène, et je ne désignerai les personnages que par leurs qualités et des étoiles. Je commence.

La princesse de ***, qui savait bien que par un malheur attaché à son rang, la politique seule lui choisirait un époux, voulut s'en remettre à son propre cœur pour le choix d'un amant: ou plutôt elle n'avait formé aucun projet; mais l'amour qui fait indistinctement son hochet d'un sceptre ou d'une houlette, l'avait rendue sensible pour un

un des plus aimables cavaliers de la cour de son père. Ce mortel heureux était le comte de ***, qui ne se fut pas plutôt apperçu de l'amour qu'il avait inspiré, qu'il fit éclater, autant que le respect le permettait, la tendresse la plus vive. Je ne vous assurerai pas qu'il fut bien réellement amoureux, (souvent on croit suivre l'amour quand on ne fait qu'obéir à l'amour-propre) mais il croyait l'être, et c'en était assez pour le faire croire. Enfin, quand la princesse eut fait quelques avances, (car c'est encore là un tribut particulier que l'amour impose à la beauté dans ce haut rang, et dont il dispense la beauté roturière), il s'établit entre eux le commerce le plus intime.

L'honneur d'une pareille conquête est toujours accompagné de quelque péril; et, en pareil cas, le fat le plus déterminé, y regarde à deux fois avant de devenir indiscret. Le comte

de *** avait donc deux motifs pour emprunter le voile du mystère : son amour et son intérêt. Mais une pareille intrigue est embarrassante, parce que ces amours-là ont besoin d'être secrettes, et ne peuvent se passer de confident. Par bonheur le hasard avait placé auprès d'elle une jeune personne, joignant à beaucoup d'esprit, un bon cœur et une figure charmante ; ce qui est assez rare ; et ce qui est plus rare encore, ayant pour sa maîtresse l'amitié la plus tendre et la plus désintéressée. Je l'appellerai Elisabeth. Sa naissance l'avait rendue digne d'approcher de la princesse, et ses vertus lui avaient mérité sa confiance. On verra bientôt qu'elle l'avait méritée.

La princesse lui confia son amour pour le comte, d'abord pour épancher son âme, et ensuite par le besoin qu'elle avait d'un tiers qui pût servir son amour. Elisabeth qui, dans tous ses discours, était toujours

inspirée par son cœur, crut devoir lui rappeler le danger d'une telle liaison; elle la menaça de l'indignation du roi son père. Mais après avoir satisfait à son devoir par ses remontrances, elle crut devoir obéir à l'amitié en servant un amour qu'elle n'avait pû guérir. Elle n'ignorait point le danger qu'elle courait elle-même; mais elle aimait trop la princesse pour ne pas le braver. D'ailleurs, elle craignait qu'elle ne mît ses intérêts en des mains peu sûres; et ce motif seul était capable de décider la tendre Elisabeth.

On lui saura gré d'avoir eu le courage de combattre la passion de la princesse, quand on saura que la situation de son cœur devait la rendre indulgente pour la faiblesse de l'amour. Elle aimait le marquis de ***, qui avait mérité sa tendresse par ses soins et ses qualités personnelles. Le marquis était aimable, tendre, mais vif,

impétueux ; un peu jaloux, mais de cette jalousie qui vient d'un amour ardent, de cette jalousie qu'on cache autant qu'on peut à l'objet aimé, et qui en un mot fait plutôt un martyr qu'un tyran. Il avait long-tems aimé Elisabeth avant d'oser le lui dire ; et le lui avait dit long-tems avant d'obtenir son aveu. Mais il semblait que par les témoignages les plus tendres de son amour, elle cherchât à le dédommager de cette longue attente. Au reste, elle n'avait pas encore dit son secret à la princesse, moins par crainte que par timidité.

Dès que la princesse eut confié son amour à Elisabeth, elle ne cessa plus de lui en parler. Le soir elle se retirait dans sa chambre deux heures plutôt qu'à l'ordinaire, non pour se coucher plutôt, mais pour avoir plus long-tems à s'entretenir de son amant ; le matin elle sonnait bien avant l'heure ordinaire de son lever, non pour

quitter plutôt son lit, mais pour demander à Elisabeth, qui entrait seule dans sa chambre, des nouvelles de son amant. Tous les billets doux à envoyer ou à recevoir passaient par les mains d'Elisabeth. Ces soins l'occupaient beaucoup, beaucoup trop; car ils prenaient quelquefois sur le tems qu'elle avait destiné à son amour; et les momens qu'on dérobe à l'amour, on les regrette toujours un peu, même en les donnant à l'amitié. Elle avait des entretiens plus rares avec le marquis; il s'en plaignait lui-même; il lui témoignait ses inquiétudes, ses craintes, mais ce sentiment ne tenait point contre un regard d'Elisabeth; quand elle s'apprêtait à se justifier, il en croyait déjà ses yeux, avant de l'avoir écoutée, et il tombait à ses pieds. Absent, il avait moins de courage; il était moins juste, parce qu'il était moins heureux. Il l'accusait quelquefois dans ses lettres non pas de trahir, mais de négliger

au moins leur amour. Il n'osait l'accuser d'infidélité. Ce n'est pas que, jaloux comme il l'était, il ne fut capable de le craindre ; mais il était dans son caractère de n'oser le témoigner. J'ai déjà dit que sa jalousie le rendait moins injuste que malheureux ; d'ailleurs, Elisabeth avait tellement dans sa physionomie, dans ses discours, dans ses gestes même, le caractère de l'innocence et de la candeur, qu'elle eut été long-tems coupable sans pouvoir être soupçonnée ; l'accuser et la regarder étaient deux choses incompatibles. Au sentiment qu'elle inspirait se mêlait toujours un peu de respect, et ce n'était jamais aux dépens de l'amour qu'on sentait pour elle ; le motif de ce respect la rendait plus intéressante encore. Mais si le marquis n'osait l'accuser d'infidélité, il osait se plaindre au moins du peu de memens qu'on lui accordait. Non, lui écrivait-il quelquefois, vous ne me trahirez

jamais ; l'imposture vous est étrangère ; j'en croirai toujours plutôt votre bouche que les apparences , que les discours d'autrui , que mes propres yeux. Mais si votre cœur allait se refroidir pour moi, si j'étais moins aimé ? Ah ! cruelle Elisabeth ! votre seule indifférence ne suffirait-elle point pour condamner au trépas le plus tendre et le plus fidèle des amans ?

Elisabeth se justifiait par ses devoirs auprès de la princesse , qui exigeait d'elle un service presque continu. Elle disait vrai ; mais elle ne disait pas tout ; la délicate Elisabeth ne croyait pas pouvoir disposer du secret de sa maîtresse , même en faveur du marquis. Un seul mot aurait pu la justifier auprès de lui ; mais ce mot , elle l'eut regardé comme un crime. Avec la sensibilité qu'elle avait, avec la tendresse qu'elle sentait pour le marquis, cette discrétion dut être pour elle et pénible et douloureuse. Cette Elisa-

beth, qui n'osait cacher une seule de ses pensées à son amant, qui portait, pour ainsi dire, son cœur dans ses yeux, sur ses lèvres, demeurait sur ce point tout-à-fait impénétrable.

Cette réserve, cette fidélité méritaient d'autant plus, que la princesse, soit caprice, soit bizarrerie, soit jalousie, lui avait confié son amour sans lui faire connaître celui qui en était l'objet. Les services qu'elle recevait d'elle, n'étaient pas incompatibles avec cette demi confidence. Elisabeth ne faisait que recevoir et renvoyer des billets doux, qui étaient donnés et reçus par des mains inconnues et fidelles. Souvent son ministère se bornait au soin de remettre les lettres dans un endroit convenu et caché d'une galerie dérobée, et d'aller y prendre la réponse. Quand elle avait quelques démarches à faire hors du palais, les choses étaient arrangées de manière qu'elle ne voyait pas le

comte : cette réserve injurieuse eut indisposé toute autre qu'Elisabeth ; mais Elisabeth ne savait qu'aimer la princesse et lui obéir.

Cependant, malgré toutes les précautions qu'on avait prises, on commençait à avoir quelques soupçons sur les amours de la princesse. C'étaient des soupçons vagues, incertains, qui ne décèlent point la vérité, mais qui donnent l'envie de la découvrir. On sait qu'il n'y a pas loin de l'un à l'autre ; et la fidelle Elisabeth commença à trembler plus sérieusement pour sá maîtresse. Elle communiqua ses craintes, qu'on trouva peu fondées; cependant on promit d'agir avec plus de circonspection. On commença bien à tenir parole; mais la gêne qu'on s'imposa ne faisait qu'irriter le desir de s'en délivrer.

Bientôt les soupçons qui avaient couru sur cette intrigue devinrent plus directs ; et même Elisabeth apprit

qu'elle commençait à être compromise. Cette nouvelle l'affligea, mais ne changea rien à ses dispositions; et dans les nouvelles craintes qu'elle témoigna, elle ne parla point de son propre danger; elle n'était occupée que des intérêts de sa maîtresse. Son zèle allait même quelquefois jusqu'à l'indiscrétion, et pouvait devenir dangereux pour elle. Elle combattait la princesse avec cette éloquence du cœur qui, en pareil cas, devient souvent criminelle, quand elle ne triomphe point. Un jour, sur-tout, après un entretien fort animé, elle osa quitter la princesse, en lui disant de ne plus compter sur ses soins.

Cette vivacité, qui ne prouvait que l'excès de son attachement, ne lui attira point la disgrace de la princesse, mais ne la rendit pas plus raisonnable. Que dis-je ? par un aveuglement que la passion seule peut faire excuser, elle sembla s'observer moins de jour en jour. Un matin, elle va trouver elle-

même Elisabeth, dont l'appartement était voisin du sien, et lui dit en entrant qu'elle vient lui demander une preuve de son amitié. Madame, lui répond Elisabeth avec le ton du sentiment, je me croyais plus avancée auprès de vous. La princesse n'avait ni le tems, ni la raison nécessaires pour répondre à ce reproche. Toute entière à sa passion, elle ne voyait, n'entendait rien de ce qui lui était étranger. Elle voulait voir son amant dès le soir même, et ne le pouvant ce jour-là qu'en le recevant chez elle, elle venait prier Elisabeth de l'y introduire. Cette résolution jeta l'effroi dans ce cœur sensible. Elisabeth dit à la princesse qu'elle courait à sa perte; et elle ose ajouter qu'elle n'en sera pas la complice et l'instrument. Il le faut, interrompit la princesse; il faut m'obéir. J'ai des motifs particuliers et très-pressans. Elle ajouta que son amant était averti; qu'il se rendrait, sans être vû, dans une pièce

qu'elle lui avait indiquée, et qu'il s'attendait à être introduit chez elle par une personne de confiance. Il ne fallait pour cela qu'une clef qui était au pouvoir de la princesse.

On voit que la nécessité avait augmenté sa confiance, puisque, par le service qu'elle exigeait, elle consentait à lui faire connaître son amant. Mais Elisabeth, constante dans son refus, lui dit qu'elle aurait le courage de lui désobéir. Il y va de la vie, s'écrie la princesse du ton le plus effrayant; il faut me satisfaire ou m'ôter le jour. Et lui présentant un pistolet avec la clef dont je viens de parler: prends, lui dit-elle, choisis, et décide de mon sort. La tendre Elisabeth, épouvantée de ce qu'elle voit et de ce qu'elle entend, prend la clef sans répondre un mot, et verse un torrent de larmes. L'infortunée! elle avait raison de s'affliger; mais c'est pour elle seule qu'elle aurait dû craindre, car le résultat de la dé-

marche qu'elle allait faire, et qui lui coûtait tant, ne devait pas être funeste à la princesse, mais à elle-même.

Un hasard des plus malheureux voulut qu'il survînt au comte, après avoir reçu le rendez-vous de la princesse, un évènement qui l'empêcha de s'y trouver. Assuré sans doute de ne pas lui déplaire (peut-être même le lui avait-elle déja permis), il prit le parti d'envoyer à sa place un ami intime, qu'il avait été forcé de mettre dans son secret, et qu'il chargea de l'excuser sur son absence.

Le soir étant arrivé, Elisabeth prend la clef que la princesse lui a remise, s'arme d'une lanterne sourde, et se rend au lieu indiqué. Elle ouvre la porte où elle doit trouver le comte, qu'elle est chargée d'introduire chez la princesse. La porte à peine ouverte, la lumière de sa lanterne tombe sur la figure du cavalier qui était déja arrivé, et lui fait voir, qui? le marquis,

son amant. En effet, c'était lui-même qui se trouvait l'ami et le confident du comte.

On se souvient sans doute qu'Elisabeth ne connaissait point l'amant de la princesse. La vue du marquis fut un coup de foudre pour elle. Son imagination trompée ne lui permet de voir dans la princesse qu'une rivale, et dans le marquis qu'un amant infidèle, un parjure suborneur. Sur-le-champ elle jette un cri et prend la fuite, sans prononcer une parole. Il ne lui restait que la force dont elle avait besoin pour arriver à son appartement. Le marquis, quoique dans l'obscurité, fut assez adroit ou assez heureux pour la suivre assez loin, et il parvint non pas jusqu'à Elisabeth, mais jusqu'à la princesse, qui ne fut pas peu surprise de son arrivée. Il lui fit les excuses du comte; mais elle parut si affligée du contretems, qu'il ne jugea pas à propos de lui raconter

ce qui venait de lui arriver. Il se retira, sans que la princesse, absorbée dans sa triste rêverie, parût y faire attention ; et il reprit du mieux qu'il put le chemin par où il était arrivé.

Quelle triste, quelle horrible nuit dut passer Elisabeth ! Victime d'une perfidie sans exemple (car elle ne doutait pas un instant que son amant ne fût coupable), combien un cœur aussi sensible devait être déchiré ! Le lendemain, mandée par la princesse, elle parut devant elle dans le désordre de la douleur et du désespoir : son abattement et la pâleur de son visage témoignaient ce qu'elle avait souffert et ce qu'elle souffrait encore. La princesse, malgré ses propres ennuis, ne put s'empêcher de voir que quelque grand chagrin avait frappé sa fidelle Elisabeth ; elle lui demanda ce qui avait pu le causer. Elisabeth, qui avait résolu de les cacher, lui dit qu'elle n'en avait point ; mais elle lui dit qu'elle

n'avait pas de chagrin, du ton d'une personne au désespoir. La princesse insiste; elle lui ordonne de lui raconter quel malheur lui est survenu. Le plus grand de tous, s'écrie Elisabeth avec une voix interrompue par ses sanglots; je meurs, et c'est par vous, par vous que j'ai tant aimée. — Comment? expliquez-vous. — Le malheur que je viens d'apprendre, reprit Elisabeth, le mal que vous m'avez fait, vous ne pouvez plus le réparer. J'aimais comme vous, et je me croyais aimée. Mais mon malheur veut que vous ayez donné votre cœur à celui qui possédait le mien. Vous m'avez enlevé ce qui m'était plus cher que la vie. C'est vous qu'il aime, c'est moi qu'il trahit. Je lui pardonnerais de vous aimer; mais ses parjures, ses perfidies!... La malheureuse Elisabeth n'eut pas la force d'aller plus loin; sa voix fut étouffée par sa douleur, qui ne s'exprima plus que par ses larmes.

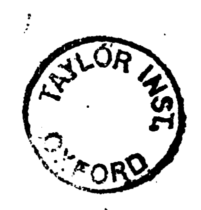
Vous vous imaginez sans doute que la princesse eut pitié des maux qu'elle croyait lui avoir causés; qu'elle s'efforça d'adoucir ses chagrins? Non, l'intérêt mal entendu de son amour lui fait oublier tous les bienfaits de l'amitié; son orgueil s'offense de trouver une rivale; et sa jalousie même en conçoit des craintes injurieuses. Ses sentimens se manifestèrent malgré elle; quoiqu'elle s'efforçât de les déguiser, le ton sec et froid dont elle consola Elisabeth révéla le secret de son cœur. La triste Elisabeth crut avoir perdu à-la-fois tout ce qu'elle avait aimé; elle se retira toute en pleurs; et, rentrée dans son appartement, ses réflexions ne firent qu'enfoncer plus avant dans son cœur le trait dont il était déchiré. Tout ce qui est autour d'elle, le lieu même qu'elle habite, lui devient odieux. Elle veut échapper aux souvenirs douloureux qui la poursuivent, qui l'attendent par-tout. Elle croit s'y soustraire

par la fuite ! . . . . Que dis-je ? Elle ne cherche point à guérir de ses maux ; elle n'y prétend point; la vie lui est désormais inutile, puisqu'elle n'a plus rien à aimer. Se croyant à-la-fois victime de l'amour et de l'amitié, elle ne cherche point à dérober leur proie ; elle ne veut que fuir loin du monde, et finir ses tristes jours. Il eût été plus sage, sans doute, et plus heureux pour elle, de s'expliquer avec son amant ; mais le parti le plus raisonnable est rarement celui que prend l'amour, quand il se croit offensé ; et la malheureuse Elisabeth, sans avertir personne, s'échappa dès le jour même, sortit du palais, et s'éloigna pour suivre le chemin que le hasard, ou son désespoir lui indiquerait.

L'erreur de la princesse ne devait pas durer long-tems ; mais je crois que le lecteur, qui s'en doute, ainsi que moi, s'intéresse bien moins à son sort qu'à celui d'Elisabeth, et qu'il est peu

impatient d'en être instruit. Disons, néanmoins, en deux mots, qu'elle ne tarda pas à débrouiller cette aventure. Elle eut le mot de cette funeste énigme ; mais hélas ! c'était trop tard pour Elisabeth, et pour le marquis, que la nouvelle de cette fuite inattendue jeta dans la plus profonde douleur. Il courut par-tout, et il courut en vain. Fatigué de ses efforts inutiles, le désespoir le ramena chez lui, et le chagrin l'en fit sortir encore pour de nouvelles recherches, qui ne furent pas plus heureuses.

Il était difficile, en effet, de deviner le parti qu'avait pris Elisabeth. Dans sa fuite précipitée, elle n'avait rien emporté avec elle pour son existence à venir, parce que l'avenir n'existe point pour l'excès de la douleur. Elle se défit de quelques effets de prix qui se trouvaient sur elle par hasard, et elle en donna la somme entière pour des haillons rustiques dont elle s'ha-



billa. Ses charmes, dont les étoffes les plus riches avaient jusqu'alors formé sa parure, étaient cachés sous la laine la plus grossière ; ces pieds délicats, qui n'avaient guères marché que sur des tapis moëlleux ou sur le marbre des palais, furent blessés par les épines des champs où elle promena sa douleur. Elle se retira dans un triste hameau, se présenta chez un paysan, et lui demanda un mauvais lit, de la paille même, si l'on voulait, pour quelque argent qui était dans sa bourse. On lui offrit, pour reposer ses membres délicats, un lit fort dur, qu'elle accepta sans regret. Elle n'y cherchait point le repos ; elle ne voulait qu'y attendre la mort ; et, pour y arriver plus vîte, elle avait résolu de ne prendre plus aucune nourriture. En effet, elle refusa obstinément tout ce qu'on lui offrit. Ses refus, malgré sa douleur, étaient mêlés d'une douceur aimable qui lui gagna bientôt le cœur de tous

ceux qui l'approchaient. Mais on ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle était en proie à une profonde tristesse. Elle parlait peu, savait éluder les questions qu'on lui faisait; la surprise du paysan et de sa famille augmentait à chaque instant.

Cependant, plus d'un jour s'étant passé ainsi, ses forces commencèrent à l'abandonner, et l'on craignit pour ses jours. On la priait en pleurant de vouloir bien prendre quelque nourriture; mais la manière dont elle s'en défendait leur inspirait un sentiment qu'ils ne pouvaient définir, et qui, sans calmer leur inquiétude, leur ôtait la force de la contrarier plus long-tems.

Un hasard vint augmenter leur embarras. Quelques restes de son ancienne parure firent soupçonner qu'elle n'était pas née sous les habits qu'elle portait; et ces bonnes gens, qui craignaient d'ailleurs de la voir expirer, crurent devoir informer le curé du

lieu de cette étrange aventure. Le curé, après les avoir interrogés un moment, se rendit auprès du lit de la malade, et lui tint des discours qu'autorisait son ministère. Il lui dit tout ce que la morale chrétienne lui suggéra sur la funeste résolution où elle semblait être de finir ses jours volontairement; lui rappela que le suicide était un crime envers l'Etre-suprême. Elisabeth n'opposa point à ses pieux discours le langage d'un esprit fort; mais le curé vit bien qu'elle avait formé un projet dont il serait difficile de la dissuader; il vit bien que sa raison était maîtrisée par quelque grand chagrin; et en blâmant sa résolution, il s'attendrissait sur son sort. L'âme douce et candide d'Elisabeth, malgré son désespoir, se peignait encore sur sa physionomie. Ce bon pasteur crut devoir employer ses soins à la consoler pour obtenir sa confiance; mais la froide obstination d'Elisabeth, qui le remer-

ciait avec bonté de ses soins inutiles, lui ôtait presque tout espoir de réussir. Elle persistait toujours à se taire et à refuser toute espèce d'aliment.

Enfin, elle n'avait presque plus la force de parler ; ses jambes n'auraient pu la soutenir, et elle tombait dans de fréquentes faiblesses qu'on ne faisait cesser que malgré elle. Que vous êtes cruels, disait-elle en reprenant ses esprits ! Le son de sa voix, ses yeux, où semblaient se réunir la douleur et la sensibilité, allaient à l'âme de tous ceux qui l'environnaient. On n'osait lui rien dire, et l'on pleurait.

A chaque instant on revenait la supplier de consentir à vivre, de prendre quelque nourriture. Elle paraissait touchée de leurs soins affectueux : elle leur rendait grâces ; mais elle avait prononcé son propre arrêt ; elle voulait mourir, et mourir inconnue. Le marquis ne sortait plus de sa mémoire ni de son cœur : elle le voyait

infidèle et elle l'aimait toujours. Elle n'avait connu que l'alternative de mourir ou de vivre pour lui ; son sort était décidé.

Mais soit par hasard, soit qu'elle eut espéré jouir quelquefois de sa vue sans être reconnue sous sa parure nouvelle, le village où elle s'était retirée était dans une des terres de son amant. Il n'y avait point paru depuis la fuite d'Elisabeth ; et il n'était pas naturel qu'il vint la chercher là. Mais le curé, qui était un ecclésiastique éclairé et un homme aimable, écrivait quelquefois à son seigneur, qui avait pour lui beaucoup d'estime et d'amitié. Dans une de ses lettres, il lui raconta l'histoire d'une jeune inconnue arrivée dans le village, et qui excitait tout à-la-fois la pitié et l'admiration. Ce peu de mots suffisait pour réveiller les soupçons et les espérances du marquis ; et il allait partir sur-le-champ, quand un homme envoyé tout exprès,

lui

lui apporta une seconde lettre de son curé. Voici à quelle occasion elle était écrite.

On laissait quelquefois seule Elisabeth, parce qu'elle le demandait et qu'on n'osait rien lui refuser. Elle s'était fait donner de l'encre et du papier. Dans un de ses momens de défaillance, on avait surpris par hasard un billet qu'elle n'avait pas achevé d'écrire, sans date de lieu, ni de tems, qu'elle adressait au marquis, et qu'elle voulait faire mettre à la poste avant d'expirer. Dans ce billet elle annonçait sa mort à son amant. A travers les reproches qu'elle lui adressait, on retrouvait le langage de l'amour le plus tendre. « C'est par vous que je meurs,
» lui disait-elle, et je n'en veux tirer
» d'autre vengeance, que de vous
» laisser ignorer l'asile où ma cendre
» va reposer. J'aurais pu vivre, si
» vous l'aviez voulu, la plus heureuse
» des amantes; je meurs la plus in-

» fortunée de toutes les femmes. La
» vie m'était chère ; je me croyais
» aimée de vous. Vous m'ôtez mon
» erreur ; je quitte la vie ». Elle terminait sa lettre par des plaintes bien moins amères que touchantes, et qui prouvaient que son dernier soupir serait encore pour son amant.

Le marquis, dans cette lettre, reconnut la main, et surtout l'âme d'Elisabeth. Partagé entre la joie de la retrouver et la crainte de la reperdre pour toujours, il ne respire qu'à peine ; son impatience est un tourment pour lui ; ses ordres, sa présence hâtent tout pour son départ ; on court, on vole ; et il se plaint de la lenteur du voyage. Enfin il arrive auprès d'Elisabeth ; il la trouve mourante ; que dis-je ? elle était tombée dans une faiblesse qui faisait craindre qu'elle n'eût rendu le dernier soupir. Qu'on se figure la cruelle situation du marquis. Il retrouve une maîtresse adorée,

et il la retrouve dans les bras de la mort. Il l'appelle ; il se penche vers elle comme pour l'animer de son âme : Elisabeth n'est donc plus, puisqu'elle n'entend plus la voix de son amant. Enfin, sa paupière s'entr'ouvre ; elle a recouvré ses sens ; ses yeux se promènent autour d'elle. Quel nouvel objet s'offre à ses regards ? Son amant à genoux, à côté de son lit, les yeux inondés de larmes, et tenant dans ses mains un breuvage restaurant qu'il lui offre en tremblant, et qu'il la conjure de prendre au nom de l'amour le plus tendre et le plus fidèle. A son aspect Elisabeth demeure muette de surprise. Le marquis en deux mots lui dit qu'elle a été la victime d'une méprise ; et entreprend une justification que sa présence avait déjà bien avancée. La tendre Elisabeth étend son faible bras sans lui répondre, prend le breuvage et le boit en regardant son amant. C'était lui prononcer

son pardon d'une manière bien expressive. Le desir de vivre, que cette action témoignait, était un serment d'amour. Le marquis ne tarda pas à l'interprêter ainsi. Elisabeth enfin lui fit entendre le son de cette voix qui avait si souvent pénétré jusqu'à son cœur. Il n'eut pas de peine à la décider à prendre des alimens qui lui rendirent bientôt ses forces ; mais l'amour, le bonheur qu'elle respirait lui fut bien plus salutaire que tous les mets qu'on lui offrit. Elle reprit en peu de tems sa santé et tous ses charmes, et surtout sa tendresse pour le marquis. Il la ramena à la ville ; et un heureux hyménée combla les vœux de ces deux amans. Le comte qu'aimait la princesse mourut presque en même tems; la princesse le pleura beaucoup, l'oublia bien vîte. Ainsi Elisabeth et la princesse vécurent heureuses, la première par l'amour, la seconde par l'indifférence, qui la rendit plus do-

cile aux ordres paternels, et qui lui valut dans la suite un trône. Là, on dit qu'elle ne regretta point le rang de sujette que lui aurait donné l'amour.

PLAISIR ET PEINE.

« Mes enfans, l'amour filial est un
» devoir si naturel, qu'il est plus ou
» moins chez tous les peuples un sen-
» timent inné. La vie étant le premier
» bienfait de la nature, celui de qui
» on la tient est le premier des bien-
» faiteurs. Quand je n'aurais pas ce
» précieux titre auprès de vous, j'au-
» rais à réclamer le prix des soins que
» vous a donnés ma tendresse dès vos
» premières années; les craintes, les
» plaisirs mêmes que vous m'avez
» causés, sont autant de bienfaits qui
» m'assurent des droits à votre recon-

» naissance. La seule récompense que
» j'en exige, c'est que vous consen-
» tiez à être heureux par moi. L'ex-
» périence est un guide fidèle; mais
» elle coûte cher à acquérir; usez de
» la même, mes enfans, comme de
» votre propre bien; et si elle peut
» vous être utile, je ne regretterai
» point ce qu'elle m'a coûté. Vous
» voilà dans l'âge où de vos premières
» actions dépendra le sort de votre
» vie entière. La raison, qui est si fai-
» ble, devance de bien peu le règne
» des passions, qui ont tant de force!
» Loin que son pouvoir augmente en
» proportion des dangers qui la me-
» nacent, il semble au contraire que
» plus l'enfance fait de pas vers la
» raison, moins elle peut se passer de
» la raison d'autrui. Oui, vous auriez
» couru moins de risques dans vos
» premiers ans, si je vous avais aban-
» donnés à vous-mêmes, que vous n'en
» courriez aujourd'hui, si j'allais vous

» retirer les soins de ma tendresse.
» Mais non, mon cœur est toujours le
» même; comptez sur mon affection,
» comme je compte sur votre docilité;
» aimez-vous tous deux, aimez-moi;
» et nous serons tous trois heureux ».

Ainsi parlait Florimon à Gercour et à Rosalie, deux jeunes gens presque du même âge. Ces conseils étaient sages sans doute; mais ils ne profitaient pas également à tous deux. Gercour avait cette vivacité qui, dans le premier âge, plaît et alarme tout-à-la-fois. Ses défauts pouvaient n'appartenir qu'à son esprit; mais ils pouvaient aussi être des vices du cœur; et c'en était assez pour inspirer de l'effroi. Il avait été élevé pendant quelque tems sous les yeux de Florimon; était-ce son éducation, était-ce son naturel qu'il fallait accuser de ses défauts? Un pareil doute est douloureux pour le cœur d'un père. Quoiqu'il en soit, le jeune Gercour, bien qu'il parut avoir

pour Rosalie une affection fraternelle, la traitait quelquefois comme s'il ne l'eût point aimée. Combien de fois il lui fit verser des larmes ! C'étaient des bouderies, des brusqueries même qui devaient prévenir contre Gercour; car Rosalie était si douce pour tout le monde, et si tendre pour lui, que dans toutes leurs discussions, on était tenté de prononcer pour elle, avant d'avoir entendu aucun des deux.

Rien n'était plus naïf, plus ingénu que Rosalie; mais ce n'était pas cette naïveté qui est autant le résultat du défaut d'instruction que de l'innocence; c'était, pour ainsi dire, cette ingénuité de cœur qui provient d'une sensibilité extrême; ce qui, chez d'autres, était une pensée, était chez elle un sentiment. Les convenances, l'opinion d'autrui n'étaient rien à ses yeux; elle n'avait jamais craint d'injustes soupçons, ne croyant pas qu'on pût juger criminelle une action qui

était innocente ; elle ne voyait point de danger, parce qu'elle ne soupçonnait point de mauvaise intention.

Rosalie ne mentait jamais; et ce n'était pas par principe, mais par caractère; elle ne haïssait pas le mensonge, elle l'ignorait. Elle aurait préparé une menterie qu'elle n'aurait jamais pu la prononcer, parce que, son cœur s'exprimant toujours sans consulter son esprit, la vérité serait sortie de sa bouche avant qu'elle eût songé à la retenir.

Eh bien, cette Rosalie, si éloignée de la fausseté, mentait quelquefois pour son frère. Mais alors ce n'était pas un mensonge. Elle ignorait qu'elle trompait Florimon, elle ne voulait qu'excuser Gercour. Que dis-je ? Elle aimait si tendrement son frère, qu'elle croyait aux vertus qu'elle lui créait.

C'est cette aménité, cette candeur qui, dans l'esprit de Florimon, aggravait les torts de Gercour. Florimon

avait un cœur sensible, avec un naturel sévère. Il était tendre, mais plus juste qu'indulgent. Né riche, devenu opulent, tenant un état de maison conforme à sa fortune, il pouvait faire à l'un et à l'autre un sort brillant. Mais il exigeait que ses bienfaits fussent mérités; il voulait bien goûter les plaisirs de la bienfaisance, mais il ne voulait pas avoir à se reprocher des faiblesses.

Il avait souvent averti Gercour de ses torts. Il employait la douceur et la menace, les encouragemens et les privations. Il le touchait, le faisait rougir, lui donnait des remords; mais il ne le corrigeait point. Connaissant le prix des talens, il avait voulu en donner à Gercour; mais Gercour sentait plus vivement la gêne de l'étude, qu'il ne prévoyait les avantages d'un corps et d'un esprit bien cultivés. Ses maîtres aigrissaient encore Florimon par leurs plaintes; peut-être exagéraient-ils les

torts de Gercour ; car souvent l'inapplication ou la négligence de l'élève, servent de prétexte au défaut de soin ou à l'ignorance du maître. Enfin une faute grave causa une rupture authentique, et découvrit, comme on va voir, un secret qui plongea Gercour dans la douleur, et coûta bien des larmes à Rosalie.

Gercour avait fait quelque étourderie ; Rosalie lui en parla, non pour lui en faire des reproches, mais pour lui épargner ceux de Florimon. Il ne l'écouta qu'avec impatience ; il s'emporta ; et insensiblement, soit à dessein, soit par un geste mal-adroit, il en vint jusqu'à la frapper. Rosalie blessée, fit un cri involontaire ; Gercour, en voyant du sang couler, se trouble ; le remords ou l'effroi lui ont fait perdre la tête ; et plutôt que d'avouer sa faute, il aime mieux l'aggraver encore par la fuite. Il partit sans projet, sans espérance ; et laissa Ro-

salie bien plus affligée de son départ que du mal qu'il lui avait fait.

Cette blessure n'était presque rien en effet. Mais la pauvre Rosalie aurait bien mieux aimé qu'elle eût été plus grave et moins manifeste ; ce qu'elle y trouvait de fâcheux, c'était de ne pouvoir la cacher. D'ailleurs, comment raconter la fuite de Gercour ? Enfin quelqu'un que le hasard avait rendu témoin de leur démêlé, suppléa au silence de Rosalie, qui n'aurait eu ni l'adresse de se taire, ni le courage de s'expliquer.

Florimon n'apprit cette nouvelle qu'avec un mouvement de colère. La réflexion le rendit plus tranquille sans l'appaiser. Il prit un parti d'autant plus effrayant, qu'il ne l'embrassa qu'après y avoir réfléchi. Gercour, ayant erré pendant deux jours, alla chercher un asyle chez un parent de Florimon ; ce parent le fit avertir aussitôt ; et Florimon ayant envoyé pren-

dre Gercour, le fit appeler dans son cabinet avec Rosalie. Gercour entra sans oser lever les yeux; et Rosalie était aussi tremblante que lui. Florimon les fit asseoir l'un et l'autre; et après avoir gardé un moment le silence, moins pour préparer ce qu'il avait à dire que pour raffermir son cœur, qui n'était pas exempt de trouble, il regarda Gercour, et lui adressa ces mots :

« Gercour, vous avez toujours
» trouvé en moi un tendre père. J'ai
» voulu vous inspirer des sentimens
» qui n'ont jamais pu entrer dans
» votre cœur. Je supprime ici des in-
» culpations inutiles; je ne viens point
» vous reprocher mes bienfaits; mais
» vous m'avez forcé d'en borner le
» cours. Il en a coûté à mon cœur
» pour embrasser ce parti; mais
» ce projet est irrévocable. Vous le
» voyez. la menace n'est ni dans mes
» yeux ni sur mes lèvres. Je ne vous

» C'est à vous désormais à travailler à
» votre bonheur, puisque vous n'avez
» pas voulu me le laisser faire moi-
« même. Je vous délivre dès ce mo-
» ment du fardeau de la reconnais-
» sance ; oubliez tout ensemble et vos
» torts et mes bienfaits ».

A ces mots Florimon se tut; et il était tems, car les larmes et les sanglots de Rosalie et de Gorcour, ne lui auraient pas permis de poursuivre. On eût dit que l'un et l'autre à-la-fois venaient de perdre leur père. Florimon lui-même, qui, malgré sa ferme résolution, n'aurait pas soutenu aisément le spectacle de leur douleur, s'en alla, ou plutôt s'enfuit, sans avoir le courage de séparer lui-même Gercour de Rosalie.

Quel moment douloureux pour ces deux infortunés ! leur chagrin était trop profond, la cause en était trop prompte et trop imprévue, pour que leur désespoir pût s'exhaler en pa-

roles. Nul des deux ne cherchait à consoler l'autre ; car ils se croyaient tous deux également malheureux ; ils ne savaient que pleurer, sanglotter, sans se rien dire ; ils tombaient dans les bras l'un de l'autre, et ne pouvaient s'en arracher. Gercour n'était plus le même ; un coup-d'œil rapide jeté sur sa vie passée, lui avait montré, exagéré toutes ses fautes ; et ce simple coup-d'œil était si douloureux, qu'il avait expié toutes ses erreurs.

Bientôt on vient l'avertir qu'une voiture l'attend à la porte. Humilié, confus, pas un seul mot ne sort de sa bouche ; il se dispose à obéir avec une sorte de tranquillité, qu'on prendrait pour du courage, et qui n'est que de l'accablement et de la honte. On dirait qu'il se sépare sans peine d'une tendre sœur, et son cœur en est déchiré. Il n'ose regarder ni ceux qu'il quitte, ni ceux qui l'emmènent. Pour Rosalie,

elle le laisse partir ; car ses jambes affaiblies lui ont ôté la faculté de le suivre ; et tandis que Gercour entre dans la voiture sans demander où elle doit le conduire, on travaille par de prompts secours à ranimer les sens de la tendre Rosalie.

Cependant Gercour arrive. Où ? Dans la maison d'un simple artisan. C'est là qu'on le couvre d'habits analogues à son nouvel état ; c'est là qu'on lui déclare qu'il est désormais sans parens et sans fortune ; et qu'il ne peut plus attendre sa subsistance que du travail de ses mains. En effet, c'est à ce nouveau genre de vie que l'avait condamné Florimon. Il avait payé d'avance son apprentissage ; il l'avait pourvu de tout ce qui était nécessaire à sa nouvelle existence ; et en recommandant à l'artisan, auquel il le confiait, de ne pas lui laisser ignorer que le métier qu'on allait lui apprendre était sa dernière et

unique ressource, il avait paru très-décidé à ne plus y ajouter le moindre secours pour le présent ni pour l'avenir.

Tandis qu'il souffre de son sort, sans se croire en droit de s'en plaindre, la sensible, l'infortunée Rosalie recueille toutes ses forces pour aller trouver Florimon. Il vient de faire à son cœur une blessure cruelle; cependant elle ne se permet aucun murmure; elle ne veut lui faire aucun reproche; elle va lui adresser seulement une prière. Toute entière au plaisir que lui donne l'espérance de revoir son frère, oubliant presque le malheur qui l'en a séparée, elle s'approche, et après avoir embrassé tendrement Florimon, elle lui demande, avec la plus touchante naïveté, la permission d'aller voir son frère. Ce mot de frère, à peine sorti de sa bouche, renouvelle toutes ses douleurs; et son visage se trouva en un moment baigné de lar-

mes. Son père, décidé à lui dire non, veut adoucir au moins son refus ; il l'embrasse avec tendresse; lui dit qu'il a des motifs particuliers pour l'empêcher de voir Gercour. Eh bien, mon père, reprend la bonne Sophie, allez au moins le voir vous-même. Non, dit Florimon, il n'a pas voulu être mon fils ; je ne serai pas son père malgré lui. Et moi, répond Rosalie en pleurant, comment voulez-vous que je fasse pour cesser d'être sa sœur ?

Peut-être Rosalie aurait-elle dû commencer par demander où était Gercour ; mais après le refus de Florimon, elle ne pouvait plus l'interroger là-dessus. Elle fit des recherches en cachette ; elle questionna des domestiques, et elle en trouva qui satisfirent son inquiète curiosité ; mais il est à présumer que leur maître leur avait permis d'être indiscrets ; car Rosalie eut autant de facilité à se faire mener

chez Gercour, qu'elle en avait eu à découvrir son asyle.

J'ai déja dit que, toujours sûre d'elle-même, elle se croyait sûre de l'opinion d'autrui; ayant toujours à bien penser d'elle-même, elle ne croyait pas qu'on pût en penser mal, ou plutôt cette crainte, cette idée ne lui était jamais venue. Trop souvent ce qu'on nomme décence, tient bien moins à l'honnêteté qu'à l'amour-propre. Rosalie avait toujours la franche sécurité de l'innocence. Aussi ne balança-t-elle point à aller voir Gercour, quoiqu'étant l'un et l'autre dans l'âge d'inspirer et de sentir l'amour, cette démarche pût être mal interprêtée. Gercour avait été son frère; il lui semblait qu'elle était toujours sa sœur. Dès qu'elle l'apperçut, elle se jetta à son cou; elle l'embrassa avec la tendresse la plus vive, mais en même-tems avec tant de candeur, qu'on se serait reproché comme un

le cœur de Rosalie, qu'elle n'avait pas même songé à s'armer contre lui. Ce qui l'éclaira enfin sur ses véritables sentimens, c'est un évènement que je vais raconter.

Gercour, délivré de tout projet d'ambition, ayant soumis ses volontés à son sort, avait fait des progrès dans l'art qu'on lui enseignait, et bientôt on n'avait plus rien à lui apprendre. Son maître était devenu son ami, et eut envie d'être son bienfaiteur. En effet, s'étant apperçu que sa fille avait du goût pour lui, loin de s'opposer à cette passion naissante, il parut la voir avec plaisir, et il fit même entendre à Gercour, que lorsqu'il en serait tems, il serait charmé de l'avoir pour gendre. Comme on ne soupçonnait point dans Rosalie d'autre sentiment que l'amitié, et que d'ailleurs la disproportion du rang et de la fortune ne permettait pas de penser qu'on pût songer à l'unir à Gercour, on ne craignit point de

parler

parler devant elle de ce projet. Rosalie ne l'entendit qu'avec déplaisir, avec une sorte de chagrin qu'elle ne put se dissimuler. Surprise de ce qu'elle éprouvait, elle voulut en savoir la cause, et, pour la première fois de sa vie, elle sonda ses propres sentimens. Quoi! dit-elle, on songe à marier Gercour, ce mariage lui fait un sort heureux, j'aime Gercour, et je ne l'apprends qu'avec peine! Elle se disait bien, pour repousser une vérité qui l'attristait, qu'elle pouvait, sans injustice, se plaindre de ne pas suffire à son ami, quand son ami lui suffisait à elle-même. Mais réfléchissant ensuite au bonheur assuré de Gercour, comment se pardonner le déplaisir qu'elle en ressentait? Elle ne pouvait plus voir dans ce sentiment une amitié désintéressée. Ce qui acheva de lui ouvrir les yeux, c'est que la vûe de la jeune personne qu'on destinait à Gercour, lui inspirait des mouvemens qu'elle n'avait jamais

éprouvés : or une personne, que cette Rosalie si douce, si tendre, ne regardait jamais qu'avec une espèce de répugnance involontaire, ne pouvait être qu'une rivale; enfin sa jalousie ne lui laissa plus aucun doute sur la situation de son cœur.

Rosalie une fois convaincue de ses véritables sentimens, il n'était pas dans son caractère de garder longtemps son secret. Cette franchise qu'elle avait toujours mise dans son amitié, elle crut pouvoir la mettre aussi dans son amour. Elle s'empressa d'en parler à Gercour lui-même, mais ce ne fut pas sans verser des larmes. Elle ne pleurait point de l'aveu qu'elle faisait, elle pleurait de la crainte que sa nouvelle tendresse ne fut étrangère au cœur de Gercour, ou qu'il ne la ressentit pour sa rivale. « Je vous l'avoue, lui dit-elle, je sais que les » nœuds qu'on vous propose, peuvent » faire votre bonheur, et je n'ai pas

» la force de les voir former sans m'en
» plaindre. Je ne le croyais pas, mais
» j'en suis sûre à présent ; je vous
» aime, Gercour ».

Je n'ai pas encore dit que Rosalie avait une figure charmante, elle qui se serait fait aimer sans être jolie. Comment Gercour aurait-il résisté à tant de séductions ? Il sentait au fond de son cœur tout ce que Rosalie venait d'exprimer. Attendri d'un aveu que tant d'ingénuité rendait plus touchant encore, il tombe comme involontairement dans ses bras en fondant en larmes. « Eh quoi ! s'écria Rosa-
» lie, vous pleurez, Gercour ! » Et remarquez qu'en disant cela elle pleurait encore elle-même. Aussitôt elle lui demande si quelqu'autre l'a rendu sensible. « Ah ! répond Gercour,
» j'en serais moins malheureux et
» moins coupable ». Alors il lui rappela Florimon, et les obstacles qu'il ne manquerait pas de mettre à leur

amour. Il eut le courage de parler contre ses propres intérêts, la pria de n'en rien dire à son père, envers qui, par ces nouveaux sentimens, il se rendait encore criminel, et il lui jura que jamais aucune autre femme n'aurait des droits sur son cœur. Le silence qu'il imposait à Rosalie, était un tourment sans doute, mais la promesse qu'il lui faisait, était une consolation.

Florimon avait défendu qu'on lui parlât de Gercour; c'est ce qui rendait le secret de Rosalie un peu plus facile à garder. Un jour, par hasard ou à dessein, en causant avec elle, il rappela, non pas le nom, mais le souvenir de Gercour. Il laisse tomber des demi-mots qui occasionnèrent des demi-réponses; de-là des demi-confidences qui ne furent faites, ni d'une voix ferme, ni d'un cœur tranquille. Il vint des soupçons à Florimon, ou bien il profita de cette occasion pour faire connaître ceux qu'il avait déjà;

et dès qu'il usa de questions directes, il n'eut pas de peine à se faire tout avouer. Florimon, quoique sévère, n'avait pas un cœur insensible ; il avait toujours chéri sa fille, et il l'aimait alors avec d'autant plus de tendresse, que depuis l'abandon de Gercour, il avait réuni sur elle tous ses sentimens. D'ailleurs le bien qu'on n'avait pas cessé de lui dire de Gercour, donnait un motif de plus au projet qu'il conçut alors, et que nous allons voir s'effectuer.

Quoique moins fâché que Rosalie ne l'avait présumé d'abord, des nouvelles qu'il venait d'apprendre, il fallut bien, pour la dignité parternelle, témoigner du mécontentement. D'ailleurs il avait de justes reproches à faire à Rosalie sur sa désobéissance. Enfin, (et c'est ici qu'il commence à suivre son nouveau plan) il termine l'entretien par lui permettre d'aller revoir Gercour pour la dernière fois,

avec ordre de lui déclarer qu'elle a tout avoué.

Elle usa bien vîte de la permission, et elle partit accompagnée d'un homme de confiance. On conçoit combien fut triste cette entrevue. Rosalie n'avait plus au front ni dans les yeux cette douce joie qu'elle sentait à la vue de son amant. Qu'avez-vous, lui dit Gercour ? Ai-je à craindre quelque nouveau malheur ? Ah ! Gercour, lui répondit-elle, mon père sait tout, et je viens vous voir.... — Me voir !.... — Pour la dernière fois.

La pauvre Rosalie eut bien de la peine à achever ces derniers mots, qui furent suivis d'un torrent de larmes. Gercour au désespoir demande comment Florimon a tout appris, et Rosalie répond qu'elle a tout dit elle-même. « Grand dieu, s'écria-t-il avec » l'accent de la douleur ! Vous venez » me voir pour la dernière fois, et » c'est vous qui avez tout dit ! »

En parlant ainsi, le reproche éclatait dans ses regards. Rosalie en parut accablée ; et Gercour, en fut si attendri, qu'il semblait moins touché de son malheur, que du chagrin qu'il venait de faire à Rosalie. « Pardon, » continua-t-il, en se jetant dans ses » bras, pardon ; le désespoir me » rend injuste. Hélas ! je suis si mal-» heureux ! le ciel semblait m'avoir » promis long-tems un rang et des » richesses ; il m'a fait tomber dans » la plus abjecte condition ! je suis » aimé de la plus charmante personne » de son sexe ; il faut que j'y re-» nonce ! »

La tendre Rosalie était si touchée de le voir souffrir, qu'elle le consolait, comme si elle n'eut pas eu besoin d'être consolée elle-même. « Mon » ami, lui dit-elle, ces deux maux » ne sont pas sans remède. Nous nous » aimerons toujours ; et quant à la » fortune, la même est bien à nous

» deux, puisque nous nous aimons. »

Mais le cœur de Gercour ne pouvait s'ouvrir à l'espérance. « Quel bonheur » puis-je espérer, disait-il avec le ton » du désespoir, quand mon devoir » m'oblige à faire moi-même des » vœux contre mon amour ? Si Rosa- » lie m'est fidelle, je suis chargé d'un » nouveau crime envers un bienfai- » teur que je respecterai toujours mal- » gré sa sévérité ; et si elle cède aux » obstacles, j'en mourrai de douleur. »

Tels étaient les douloureux combats dans lesquels s'écoula cette cruelle entrevue. Elle avait pour témoin la personne qui avait accompagné Rosalie. Mais dans leur fatale situation, ils n'avaient plus rien à cacher ni à ménager ; et celui qui les écoutait, était trop attendri pour les interrompre.

On rendit compte à Florimon de la manière dont s'était passé l'entretien ; et sans doute il n'apprit pas sans quel-

que satisfaction, que Gercour, dans l'excès même de la douleur, n'était pas sorti à son égard des bornes du respect et de la reconnaissance.

Le lendemain il entra chez Rosalie avec un maintien fort triste. « Ma fille,
» lui dit-il, je viens t'annoncer une
» terrible nouvelle, et c'est pour toi
» surtout qu'elle m'afflige. Je m'ap-
» plaudissais d'être riche, dans l'es-
» poir de te rendre heureuse. Je n'ai
» plus rien; un titre qu'on vient de
» découvrir, m'enlève toute ma for-
» tune; et ce titre est si évidemment
» incontestable, qu'il ne donne lieu à
» aucune réclamation. Rien ne nous
» manquait hier, Rosalie; nous ne
» possédons plus rien aujourd'hui. »

A ces mots, par un mouvement aussi rapide qu'involontaire, Rosalie s'applaudit au fond du cœur de cet évènement funeste, parce que sa pauvreté la rapprochait davantage de son amant. Mais bientôt, songeant au

malheur de son père, elle sentit des remords d'avoir sacrifié la nature à l'amour.

La nouvelle de la ruine de Florimon arriva bientôt chez le maître de Gercour. Il est inutile de dire ici que ce fut pour le cœur de ce dernier une nouvelle blessure. Il passa la nuit dans la plus grande agitation, sans pouvoir trouver un instant de repos. Sans cesse il avait devant les yeux, sa maîtresse et son bienfaiteur plongés dans la plus affreuse indigence. Mais à son lever, une autre nouvelle étrangère à celle-là, vint le jeter dans une surprise encore plus grande. Il reçut une lettre qui lui annonçait que son père, qui jusqu'alors était resté inconnu et qu'on croyait mort depuis long-tems, venait de se faire connaître à sa dernière heure, et que, laissant une immense héritage, il en avait distrait le portefeuille ci-joint. En effet, avec la lettre se trouvait un portefeuille qui

contenait en bons effets deux cents mille livres.

Sortant de sa première surprise, il tomba dans de profondes réflexions ; et tout-à-coup il lui vint une idée qui lui promettait une jouissance ; mais cette jouissance coûtait cher à son cœur, par le sacrifice dont il devait la payer : un douloureux soupir annonce ses tourmens intérieurs. Mais enfin il a décidé son sort. Aussitôt il s'habille, il a besoin de voir Rosalie, il faut qu'il la voie sur-le-champ. Il court, cherche, sollicite un rendez-vous, le fait demander par un des gens à qui il donne et promet encore récompense ; et on vient lui dire que Florimon étant alors absent, Rosalie l'attend dans une pièce qu'on lui désigne et qu'il connaît.

Il entre avec plus de courage que de force, garde un moment le silence, et s'étant recueilli pour s'exciter. « Rosalie, lui dit-il, je sais vos mal-

» heurs. Tandis que la fortune vous
» accablait, par un hasard très-sin-
» gulier elle me préparait une faveur
» bien imprévue, éblouissante pour
» un cœur indifférent, mais qui ne
» pourrait suffire à mon bonheur.
» Malgré l'amour qui nous unit, ma
» naissance illégitime, mes torts en-
» vers mon bienfaiteur, (car je suis
» coupable puisqu'il a cru devoir me
» punir) tout m'avait fait une loi de
» renoncer à vous. Eh! quelle ri-
» chesse aurait pu me consoler de
» votre perte? Rosalie, au nom de
» mon amour, consentez à ce que
» m'inspire mon cœur, ou craignez
» tout pour moi de mon désespoir.
» Ne pouvant être heureux tous trois,
» que l'un fasse le bonheur des deux
» autres. Voilà un portefeuille qui
» m'appartient par un héritage; fai-
» tes-le, Rosalie, accepter à votre
» père qui fut le mien. Il dédaigne-
» rait de le recevoir comme un pré-

» sent de ma reconnaissance ; que
» votre tendresse ingénieuse lui en
» déguise la source. Il me reste encore
» un de ses bienfaits, le métier qu'il
» m'a fait apprendre ; il suffira aux
» besoins d'une triste vie que je vais
» traîner loin de vous. Adieu, Rosa-
» lie, adieu tout. »

Jusques-là Gercour s'était efforcé de parler avec fermeté ; au mot d'adieu, sa faiblesse se trahit, et son visage en un moment fut baigné de ses larmes. Cependant il tâcha de rappeler son courage ; il s'arracha des bras de Rosalie, et il se disposait à s'éloigner, quand tout-à-coup parut Florimon qui, caché dans un coin, venait de tout voir et de tout entendre.
« Non, lui dit-il, non, tu ne partiras
» point. Reprends ce portefeuille,
» c'est la dot de Rosalie. C'est moi
» qui ai répandu le faux bruit de ma
» ruine ; c'est moi qui t'ai soumis à

» l'épreuve du portefeuille ; tu t'es
» montré digne de moi, de ma fille,
» elle est à toi. Un bon cœur, beau-
» coup d'amour et des vertus, voilà
» de quoi racheter le malheur de ta
» naissance et ton défaut de fortune.
» Pardonnez-moi, mes enfans, les
» chagrins que je vous ai causés ;
» vous vous en aimerez davantage,
» et vous sentirez mieux votre bon-
» heur. »

Comment entreprendrais-je de peindre ici les transports de nos deux amans, quand eux-mêmes n'ont pas essayé d'exprimer leur reconnaissance par leurs discours ? Mon père, fut le seul mot, le seul cri que put entendre Florimon. Ils se jettent tantôt à ses pieds, tantôt à son cou, balbutiant quelques mots sans suite ; voilà leur seule éloquence, leur unique remerciement. Ils furent unis le même jour ; tous trois vécurent ensemble, et tous

trois furent dignes d'envie, Gercour surtout : il sortait de la grande école du malheur ; il avait mérité son bonheur par une action vertueuse : c'est être deux fois heureux.

ROSETTE.

Rosette n'avait que cinq ans ; elle était née sans doute pour être belle ; mais on ne pouvait pas dire encore qu'elle le fut : la beauté ne commence qu'à l'âge où le cœur est capable d'aimer.

Rosette avait grand besoin des bienfaits de la nature, car la fortune n'avait rien fait pour elle. Elle vivait chez un bonhomme, à qui des parens inconnus l'avaient confiée ; ses parens n'avaient point reparu, et le vieillard avait toujours gardé Rosette. Il ne pouvait la rendre riche ; car il était

pauvre lui-même. Il ne put la dédommager de l'injustice de la fortune ; mais il réparait autant qu'il était en lui les torts ou les malheurs de ses parens : il lui servait de père.

Le hasard avait donné pour orphelin à notre voisine, un jeune héritier qui jouissait d'une grande réputation d'honnêteté. Sa fortune lui procurait une aisance qui approchait de la richesse. On l'appelait Lormon. Rosette, comme nous l'avons déjà dit, n'avait que cinq ans. Lormon la vit ; son histoire, qu'il apprit de la bouche du vieillard, parut l'intéresser ; il lui fit quelques visites accompagnées de petits présens, et finit par offrir au vieillard de se charger de son sort. Ce bonhomme ne crut pas devoir préférer ses propres plaisirs au bonheur de sa chère orpheline, il pleura Rosette ; mais il la remit à Lormon.

Rien ne fut négligé pour l'éducation de Rosette. Lormon fit pour elle,

et au-delà, tout ce qu'il aurait fait pour sa fille. Il lui procura surtout les talens agréables, la musique, la danse. Parmi les instrumens qui lui furent proposés, elle préféra la harpe, si fort en vogue aujourd'hui, et si favorable à la beauté, surtout aux grâces. Par elle une jolie femme nous séduit souvent par les yeux, quand elle paraît ne vouloir charmer que nos oreilles.

Mais si Rosette avait besoin de leçons pour apprendre à se présenter avec grâce dans un cercle, à figurer dans un bal, à se faire honneur dans un concert, elle n'avait pas besoin de maître pour s'instruire à la vertu, à l'honnêteté. Elle avait un de ces caractères heureux en qui la vertu n'est pas un grand mérite, parce qu'ils ont trop peu de peine à être vertueux. La nature et l'art la paraient de jour en jour; les traits de

sa figure gagnaient par les années, et sa beauté augmentait avec ses talens.

Rosette arriva bientôt à cet âge où les grâces et la beauté ne se bornent plus à exciter une stérile admiration : elle en était déjà à son quatorzième printems. Elle plaisait trop pour qu'on ne cherchât point à lui plaire. Mais si l'on parlait de la beauté de Rosette, on ne parlait pas moins des vertus de son bienfaiteur. Avant sa quarantième année, on l'avait déjà vu adopter une pauvre orpheline, et consacrer à son éducation une partie de son revenu ; et ses soins ne se bornaient pas à lui donner des talens futiles. Quand elle eut atteint l'âge ou un seul instant de faiblesse peut faire le malheur de la vie entière, Lormon ne surveilla pas avec plus de soin ses charmes que sa conduite. Bien persuadé que les dangers d'une jeune personne sont toujours en proportion de sa beauté, il semblait ne rien épargner pour la

prémunir contre les pièges de la séduction ; il montrait pour elle en un mot, toute l'inquiétude que peut avoir un père pour l'honneur de sa fille. Cette conduite était bien faite pour lui concilier l'estime publique. Aussi ne voyait-on rien de comparable à la vertu du tuteur, que la beauté de la pupile.

Mais il est tems d'arracher à Lormon ce masque de vertu. Ce qui ressemblait en lui à l'inquiétude d'un père tendre, n'était que la jalousie intéressée d'un amant ; en surveillant son orpheline, il songeait bien plutôt à la réserver pour ses plaisirs, qu'à la conserver à la vertu ; enfin il ne cherchait à la défendre de la séduction que pour la séduire lui-même.

Ce projet, grâce à nos mœurs, étonnera peu. Il pourra même trouver de nombreux panégyristes. Lormon était jeune encore, Rosette était jolie, elle était aimable ; il devint amoureux : tout cela paraîtra dans l'ordre. Mais

ce qui sera difficile à croire pour ceux qui aiment les hommes, et ce qui sera très-vraisemblable pour ceux qui les connaissent, c'est que Lormon n'avait jamais eu d'autre projet envers Rosette. En l'adoptant, il cherchait à la séduire. Criminel de sang-froid, cédant pour ainsi dire à une passion qu'il ne sentait pas encore, il ne cherchait à acquérir des droits sur elle que pour en abuser; il méditait le crime en exerçant l'humanité; enfin il voulait acheter par dix ans de bienfaits le plaisir de corrompre un jour l'innocence, et faire d'une vertueuse orpheline le vil instrument de ses plaisirs.

En tous lieux et dans tous les tems l'amour malheureux a été voisin du crime; partout on a cherché à séduire l'objet qu'on avait desiré; mais tramer la séduction avant d'avoir connu le desir, c'est un rafinement qui ne

peut-être connu que dans nos grandes villes.

A mesure que Rosette approchait du tems où l'amour vient animer la beauté, Lormon redoublait de soins auprès d'elle. Mais il fallut se faire entendre, et cela n'était pas facile. Rosette, dont le cœur était si heureusement né, qui avait autant de naïveté que d'esprit, et qui n'eut pas soupçonné le vice le plus apparent, aurait-elle pû lire dans l'âme de son bienfaiteur un crime si bien caché et si peu vraisemblable ? Lormon essaya néanmoins de découvrir ses véritables sentimens ; il s'expliqua d'abord comme un homme intéressé à se faire entendre, et qui rougit d'être entendu. Il lui fit, pour la préparer, une exorde assez long et assez embarrassé, et plusieurs fois, comme il était sur le point de prononcer le mot pour lequel il venait d'entasser tant de phrases préliminaires, un regard innocent de

Rosette le déconcertait, et il recommençait encore ce qu'il avait déjà dit plus d'une fois. Il lui rappela tous ses bienfaits ; lui peignit l'ingratitude comme le vice le plus honteux. Rosette, lui dit-il, tout le monde a les yeux sur vous ; on jugera de votre cœur par votre conduite envers moi ; il ajouta enfin qu'il allait lui demander le prix de tant de soins. Rosette, en le regardant de l'air le plus ingénu, lui dit qu'elle était prête à faire tout ce qu'il voudrait, et Lormon n'osa lui dire ce qu'il voulait.

Cependant craignant qu'un autre ne fut écouté avant qu'il eut su lui-même se faire entendre, il parvint enfin à s'expliquer assez clairement. La réponse de Rosette fut un refus ; mais ce ne fut pas le courroux concerté d'une prude, ni le refus attirant d'une coquette ; et malgré sa vertu, elle se sentit bien plus affligée qu'humiliée des propositions de Lormon.

O vous, lui dit-elle avec le ton le plus attendrissant, vous que j'ai toujours appellé du nom de père, et qui en avez toujours eu pour moi les sentimens! vous m'aimez, dites vous? eh bien, quel titre désormais voulez-vous avoir auprès de moi? En est-il un plus doux que celui de père? ah! soyez toujours le père de Rosette. Voudriez-vous la perdre vous même après l'avoir comblée de vos bienfaits? mais peut-être cherchez-vous à m'éprouver. Vous voulez voir si mon cœur est digne de vos tendres soins, si mes sentimens répondent à l'éducation que vous m'avez fait donner. Oui, mon père, continua-t-elle en se jetant à ses pieds, croyez que je mets ma vertu au nombre des bienfaits que j'ai reçus de vous; c'est le plus précieux de vos bienfaits, il m'est plus cher que la vie; et je jure à vos pieds que je résisterai à tout, que je sacrifierai tout pour le conserver.

Ce discours était bien propre à détruire les espérances de Lormon ; et ce qui le chagrinait surtout, c'est qu'il n'avait pas plus le droit de s'en plaindre que le pouvoir de le réfuter. Il fit encore d'autres efforts qui ne furent pas plus heureux ; et enfin, quoique Rosette s'exprimât toujours avec douceur, et même avec amitié, elle parut si ferme dans ses refus, que Lormon vit bien qu'il ne devait en attendre aucune faiblesse. L'honnêteté de Rosette l'irrita, sans le corriger. Ce qu'il désespéra d'obtenir par ses soins et par ses prières, il résolut de l'emporter par la ruse et par la force même s'il le fallait.

La pauvre Rosette ignorait les dangers dont elle était environnée. Se serait-elle méfiée de son bienfaiteur, elle qui ne se méfiait de personne ? D'ailleurs Lormon à ses yeux était bien moins coupable que malheureux. Le projet qu'il avait conçu de sang-froid

passait

passait auprès de Rosette pour l'effet d'une passion involontaire ; et elle s'en voulait bien plus à elle-même de lui avoir donné de l'amour, qu'à lui d'en avoir pris pour elle.

Cependant Lormon employa plus d'un moyen digne d'un amour peu délicat ; et plus heureuse qu'adroite, Rosette échappa plus d'une fois au piège, sans l'avoir jamais apperçu. Enfin il résolut de faire jouer un ressort qui dévoilait son âme toute entière. Il avait lu le beau roman de Clarice ; il avait vu son perfide amant, après avoir épuisé auprès d'elle toutes les ressources de la séduction, composer un breuvage pour endormir ses forces avec sa vertu. Les objets nous frappent d'ordinaire par le côté qui est analogue à nos sentimens : il avait été charmé de l'imagination de Lovelace, sans être touché de la vertu de Clarice.

Tel est le digne modèle que Lormon voulut choisir. Comment le breuvage

fut préparé, comment on le fit prendre à Rosette ; ce détail est trop peu intéressant pour qu'il doive longtems nous arrêter. Il suffit de dire que Lormon fut secondé par une vieille domestique.

Un soir Rosette, sans avoir fait plus d'exercice dans la journée, se trouva beaucoup plus fatiguée qu'à l'ordinaire. Avant l'heure où elle avait coutume de se coucher, elle sentit la plus forte envie de dormir. Surprise de cet assoupissement, et s'agitant exprès pour le dissiper, le hasard la fit entrer dans une espèce de petit cabinet qui faisait partie de son appartement ; c'était une pièce inutile où Rosette n'entrait jamais. C'est là qu'à travers une simple cloison, elle entendit Lormon faire à sa vieille gouvernante des interrogations qui surprirent étrangement Rosette. Il lui demandait si la dose qu'elle avait donnée lui semblait suffisante ; la gouvernante répondait

que Rosette ne tarderait pas à s'endormir, et qu'il pouvait compter sur le sommeil le plus profond et le plus léthargique. Songez, lui dit Lormon, si par hasard elle s'éveillait quand je serai dans sa chambre, songez à ne pas répondre en cas qu'elle appelle : c'est trop soupirer en vain ajouta-t-il, puisqu'elle ne peut consentir à me rendre heureux, il faut bien songer à l'être malgré elle.

A cet étrange discours les cheveux de Rosette se dressèrent sur sa tête. Dans son premier mouvement l'indignation succéda à l'amitié, à la reconnaissance. Ses yeux s'ouvraient sur le compte de Lormon ; mais son âme était déchirée. Elle tomba malgré elle dans la rêverie la plus noire et la plus profonde. En réfléchissant aux horreurs qu'elle venait d'entendre, elle oublia un moment les dangers où elle était ; et quand elle y reporta sa pensée, et qu'elle songea aux moyens de

l'éviter , elle s'apperçut que le breuvage opérait sur ses sens avec plus de force. Elle veut fuir ; ses genoux tremblent sous son corps ; elle recueille toutes ses forces , traîne ses jambes vers la porte de son appartement ; mais la force de l'assoupissement augmente avec les efforts qu'elle fait pour le vaincre. Quelle horrible situation ! Le sommeil dont elle est menacée est plus affreux pour elle que le sommeil de la mort. En le combattant , elle tombe malgré elle dans un fauteuil : là , elle sent ses paupières s'appésantir ; soudain l'image de l'affront qui l'attend la remplit d'horreur ; son âme soulevée par l'indignation et l'effroi redonne un moment d'énergie à son corps affaissé ; elle s'élance de son fauteuil avec un mouvement convulsif ; elle étend les bras autant pour diviser les forces du sommeil , que pour implorer le secours du ciel ; mais ce sommeil irrésistible s'appesan-

tit de plus en plus sur elle ; c'est un poids énorme qui l'accable. Elle passe un moment dans cette lutte aussi pénible que douloureuse ; sa force s'épuise ; elle retombe enfin sans voix, sans mouvement, et paraissant moins frappée du sommeil que de la mort.

Oh ! si cette affreuse léthargie a permis aux songes de l'approcher, quels rêves sinistres et effrayans ont dû prolonger les tourmens de son âme ! Sans doute elle a souffert durant son sommeil tout ce qu'elle avait souffert avant d'y succomber.

Voilà donc l'infortunée Rosette en proie à la brutale passion de son amant. C'en est fait si le ciel ne travaille lui-même à renverser ses lâches projets, en réveillant la pitié dans le cœur de la vieille domestique, ou le remords dans celui de Lormon. Ce dernier miracle était le plus difficile ; c'est par les remords de la vieille gouvernante qu'elle devait être sauvée.

Louise (c'était son nom) honteuse d'avoir prêté les mains un moment au projet de son maître , résolut de le faire échouer ; mais comme son sort dépendait de Lormon , elle n'osa le contrarier ouvertement ; et pour concilier , s'il se pouvait , son intérêt et son devoir , elle cacha la clef de la chambre de Rosette , chez qui elle avait coutume d'entrer tous les matins.

Lormon qui avait épié l'instant favorable à son entreprise , courut à la vieille pour lui demander la clef de Rosette. Qu'on se représente sa rage quand Louise , après avoir cherché long-tems envain , finit par lui dire qu'elle l'avait égarée. Les pieds , les mains et la langue de Lormon étaient dans des mouvemens convulsifs ; et si l'impossibilité de retrouver la clef eut été décidée sur-le-champ, je crois qu'il eut tué subitement son agent infidèle ; mais plusieurs heures furent employées à chercher la clef , et il n'osa plus faire

ouvrir la porte par un serrurier au milieu de la nuit. Enfin il fut obligé de se retirer dans son appartement; et sa fureur ne s'appaisa que par l'espoir d'être plus heureux la nuit d'après.

On a vu Rosette s'endormir : qu'on se figure son réveil. Sa léthargie venait de finir ; un nouvel effroi vint s'emparer de son âme. Tu sais bien, vertueuse Rosette, quelle tu fus en t'endormant, tu ne sais plus quelle tu es à ton réveil : voilà la nouvelle crainte, le supplice nouveau que devait te laisser le sommeil en te quittant. Ses yeux n'osaient s'ouvrir à la lumière; elle tremblait d'arrêter sa pensée sur elle-même; et dans le doute affreux qui l'accablait, elle faisait presque des vœux pour se replonger dans ce terrible sommeil, qui l'avait fait trembler la veille plus que l'approche de la mort.

Au premier bruit, Louise qui épiait

le moment où Rosette s'éveillerait, feignit d'avoir retrouvé la clef, et courut l'annoncer à son maître aussi bien que le réveil de Rosette. Lormon soupçonna peut-être quelque stratagême; mais il n'en témoigna rien; et Louise, en le quittant, s'en alla vers l'appartement de Rosette, qui, au bruit que fit la clef en entrant dans la serrure, sentit un frisson involontaire courir dans tous ses membres. Quand Louise se fut approchée de son lit, Rosette, avec un visage où se peignaient toutes les passions à la fois, considérant celui de la vieille gouvernante, comme pour y lire ce qu'elle tremblait de savoir, lui dit d'une voix faible et mal articulée : Louise, j'ai dormi bien long-tems! cette phrase, quoique bien courte, ne fut pas facile à prononcer, et Rosette trembla encore de la réponse qu'elle pouvait occasionner. Louise alors lui dit qu'elle serait entrée bien plutôt chez elle; mais qu'elle

venait seulement alors de retrouver la clef de sa chambre, et qu'elle avait été grondée bien cruellement pour l'avoir égarée.

Ce discours sembla rendre la vie à Rosette : elle se leva, et s'habilla avec une précipitation qui étonna Louise ; mais elle était loin d'en soupçonner le motif. Le parti de Rosette était pris : elle ne voulait plus être exposée à un danger qui avait failli lui coûter l'honneur et la vie. Sur le point de prendre la fuite, Rosette, rendue plus sage ou plus timide par le malheur, suspecta le récit de Louise ; mais l'humeur sombre et colère de Lormon lui en confirma la vérité. Elle saisit un moment où elle n'était pas observée. Pour être moins embarrassée dans sa fuite, elle n'emporta de ses hardes que ce qu'elle ne put pas laisser, et elle partit.

Rosette était déjà bien loin, qu'elle se croyait encore au pouvoir de Lor-

mon. La coupe qui renfermait le funeste breuvage la suivait partout : du reste, elle n'avait aucun projet. Son but n'était pas de trouver un asyle, mais de fuir une maison qui pouvait lui être fatale. Elle fuyait sans inquiétude pour l'avenir. Le danger auquel elle venait d'échapper, lui semblait plus affreux que tous ceux qu'elle pouvait courir.

Quand elle fut hors des portes de la ville, elle commença à craindre pour son sort. Elle avait échappé aux violences de Lormon; mais en se croyant à l'abri du péril qu'elle avait couru, elle commença à redouter ceux dont elle était menacée. Où fuir ? où trouver un asyle ? tandis qu'elle courait avec tous les signes du trouble et du désespoir, le hasard amena devant ses pas un jeune homme dont la physionomie annonçait l'honnêteté et la candeur. Il eut paru moins honnête, qu'elle n'eut pas eu pour lui moins

de confiance. Elle s'élança au-devant de lui : sauvez-moi , s'écria-t-elle avec une voix qui pénétra jusqu'au cœur de l'inconnu. Il fut touché de sa douleur , intéressé par son air ingénu, et peut-être séduit par sa beauté. Arrêtons-nous un moment pour faire connaître ce jeune homme , dont le nom était Minval.

Il était fils d'un gentilhomme qui vivait en province , et qui , assuré de la sagesse de Minval , le laissait à Paris sur sa bonne foi. Il y vivait avec une tante , d'un fort honnête revenu que son père lui faisait. Sa figure et sa taille étaient très-bien , je ne ferai pas le portrait de son âme ; il va la peindre lui-même par ses actions.

La seule vue de Rosette l'avait prévenu. Il avait cru lire sur son front les signes d'une éducation et d'une conduite honnête. De peur d'être indiscret dans ses questions , il n'en fit presque point à Rosette qui , de son

côté, s'était déja promis de lui cacher, comme à tout le monde, le sujet de son désespoir. Il lui dit en deux mots qu'il vivait avec une tante, et il offrit de bonne foi un asyle, qui fut accepté avec la même franchise.

Minval la mena chez lui. En arrivant auprès de sa tante, il lui peignit avec tant d'âme et de chaleur la situation touchante où il avait rencontré Rosette, que son éloquence, la confiance que sa tante avait en lui, et la figure si intéressante de Rosette, dissipèrent les soupçons qu'une pareille aventure pouvait faire naître. Mais comme en fait d'indiscrétion, la tante était moins scrupuleuse que son neveu, elle contraignit moins sa curiosité : elle pria Rosette de lui dire son nom et son histoire. Rosette ne rougit pas de lui déclarer la vérité : elle lui révéla ses secrets; mais elle crut devoir garder ceux de Lormon. Sa conduite n'avait pas effacé dans le cœur de Rosette le

souvenir de ses bienfaits : elle avait cru devoir à sa vertu de fuir son bienfaiteur; elle crut devoir à la reconnaissance de ne pas l'accuser. Oui, madame, répondit-elle, je dois tout à Lormon. Le malheur qui me force à chercher un asyle loin de lui, est un mystère que je ne révélerai jamais : permettez que ce soit un secret entre lui et moi. Je suis innocente : si vous n'avez pas le courage de me croire telle sur mon propre témoignage, ayez celui de me refuser l'asyle que je vous demande.

Cette noble franchise ne déplut point à la tante de Minval, quoiqu'elle trompât sa curiosité. C'était réellement une femme bienfaisante : elle embrassa Rosette, et lui demanda son amitié.

Cependant son évasion avait fait du bruit dans le monde, et l'on sut bientôt que Minval l'avait retirée chez lui. On ne connaissait pas la noirceur des

procédés de Lormon : on ignorait le désintéressement de Minval; et comme on aime assez à envenimer une histoire pour en rendre le récit plus piquant, on ne vit bientôt plus dans la conduite de Rosette que du dérangement et de l'ingratitude : on appelait libertinage la délicatesse de Minval, et la brutalité de Lormon passait pour de la bienfaisance. C'est ainsi que juge ordinairement le public, qui veut toujours juger.

Il fallut peu de tems à Minval et à sa tante pour connaître Rosette. Après l'avoir vu agir et l'avoir entendu parler, on respecta son secret, et l'on crut à son innocence. Mais à force de la regarder et de l'entretenir, Minval s'en fit une si douce habitude, qu'elle devint bientôt un besoin. Cependant le respect se mêla toujours aux sentimens que Rosette lui inspira. Il l'aima bien assurément autant que Lormon avait pu l'aimer; mais ces deux amours

se ressemblaient aussi peu que la haine ressemble à l'amitié. Rosette qui se plaisait à voir en lui de l'estime et de l'attachement pour sa personne, semblait ne pas craindre d'y trouver un sentiment plus tendre ; ce qui suppose qu'elle était près de l'éprouver elle-même.

Tandis que les cœurs de Rosette et de Minval se rapprochaient ainsi, celui de Lormon, en proie au plus violent dépit, n'était rempli que de projets de vengeance. Il apprit le sort de Rosette, et il résolut de faire retomber son indignation sur celui qu'il croyait être son rival heureux. Il l'attendit un jour dans une promenade où il se rendait fort souvent; et l'ayant abordé avec un front courroucé, il lui signifia qu'il fallait lui rendre Rosette, ou lui en faire raison sur-le-champ. Minval, qui connaissait à cet égard les dispositions de Rosette, ne lui répondit qu'en portant la main à son épée.

Cependant, comme ils pouvaient être apperçus , ils s'éloignèrent un peu pour se battre sans témoin. Le combat fut opiniâtre ; l'amour d'un côté , la vengeance de l'autre, rendirent l'action très-vive, et le tendre Minval finit par recevoir une blessure qui le mit hors de combat. Le chirurgien qui fut mandé craignit pour sa vie. Cependant Minval ayant demandé le plus grand secret, on dit en arrivant à la tante et à Rosette qu'il s'était trouvé malade, et qu'il avait besoin de repos. On le coucha bien vîte ; et Rosette eut au moins autant d'inquiétude que la bonne tante, qui aimait fort tendrement son neveu.

On ne put cacher long-tems dans la maison que Minval s'était battu ; mais on cacha toujours que Rosette en avait été l'objet. On donna tous les soins possibles au malade, qui avait reçu réellement une blessure des plus dangereuses. Le chirurgien était ha-

bile et fort zélé, et Minval était adoré par toute sa maison. Mais les secours qui lui étaient les plus agréables et les plus salutaires, étaient ceux qu'il recevait de la main de Rosette; et soit qu'on s'en fût déjà apperçu, soit qu'on n'osât refuser à Rosette un emploi qu'elle sollicitait avec tant de chaleur, tout ce que prenait Minval lui était présenté par elle. Il semblait qu'elle devinât que c'était pour elle qu'il souffrait, et, de son côté, Minval n'était consolé que par l'idée de souffrir pour Rosette. Mais que dis-je? Rosette était guidée par un sentiment plus tendre que celui de la reconnaissance.

Cependant les remèdes, les soins, et plus encore l'amour, commencèrent à dissiper les craintes qu'on avait sur l'état de Minval : on le trouvait mieux de jour en jour, et l'on compta bientôt sur une prompte et parfaite guérison. Sa santé rendit ses conversations avec Rosette plus fréquentes, et le

sentiment qui les animait tous deux y ajoutait chaque jour un nouveau degré d'intérêt. Ces conversations roulaient assez souvent sur l'amour. Rosette un jour rendait compte à Minval d'une lecture qu'elle venait de faire : il était question par hasard d'un amant éloigné de sa maîtresse, qui, étant malade et persécuté pour elle, n'avait pas même le pouvoir de l'en instruire. Ils s'attendrirent l'un et l'autre. Après quelques réflexions mutuelles : il est à plaindre, dit Rosette ; il le serait moins s'il était auprès de ce qu'il aime. Que dites-vous, Rosette, interrompit Minval? Il ne le serait point du tout ; et Rosette ajouta sur l'heure : il doit y avoir au moins du plaisir à dire à sa maîtresse qu'on souffre pour elle. Ah! Rosette, répondit Minval! Il y en a même à le lui cacher. En parlant ainsi, il avait pris, comme sans y penser, la main de Rosette. Ses yeux avaient l'expression la plus tendre de

l'amour heureux , et Rosette avait senti les siens baignés de larmes. Surprise elle-même de son attendrissement , elle sortit pour le cacher à Minval. Il ne lui était plus permis de douter de son amour pour lui ; mais en sortant, ses réflexions se portèrent sur ses dernières paroles ; et pour la première fois, elle commença à soupçonner la cause de sa maladie, qu'on avait cachée avec tant de soin. Elle fit plusieurs démarches , et elle parvint à savoir l'histoire du combat. Les dangers de Minval, sa délicatesse et sa discrétion n'étaient pas faits pour la guérir de son amour ; elle sentit dès lors qu'il était devenu nécessaire à son bonheur. Elle ne pouvait douter de la tendresse de Minval; et cette seule idée la rendait heureuse ; mais la réflexion vint empoisonner ses plaisirs. Quel sera le succès de leurs amours ? Rosette connaît son origine et celle de Minval. Minval n'est pas le maître de

son sort ; et quand il le serait, voudrait-il en disposer malgré ses parens? En supposant même qu'il le voulût, devrait-elle y consentir ? Toutes ces réflexions étaient désespérantes. Ils retombèrent l'un et l'autre dans la plus vive inquiétude ; et malheureusement les tentatives que fit Minval pour la faire cesser, ne servirent qu'à l'augmenter encore ; car ayant voulu sonder adroitement les dispositions de sa famille, il vit qu'elles n'étaient nullement favorable à son amour.

Cette fâcheuse découverte le jeta dans la plus noire mélancolie. Egalement incapable d'affliger ses parens et de renoncer à ce qu'il aimait, ses combats douloureux entre la nature et l'amour, sans lui inspirer aucune résolution, ne servaient qu'à déchirer son cœur. Sa santé, qui commençait à peine à se rétablir, en fut tout-à-coup altérée ; et il y avait d'autant plus à craindre pour lui, que son

cœur, auparavant consolé par l'espérance d'être aimé, était alors tourmenté par la crainte de perdre ce qu'il aimait. De son côté Rosette alarmée, et ne pouvant plus se méprendre à la cause de sa maladie, jugeait de ses tourmens par ceux qu'elle endurait elle-même. Je serai donc toujours infortunée, se disait-elle ! (et songeant à l'histoire de Lormon) qu'elle est mon sort ! Je dois donc également être malheureuse, et par l'amour que je sens et par celui que j'inspire !

La tendresse de Rosette augmentait par les tourmens que Minval souffrait pour elle. Le souvenir de ses bienfaits y ajoutait encore; et cet amour, qui ne devait lui laisser que des regrets, lui donnait aussi des remords. Elle se reprochait le malheur de son amant. La reconnaissance et la vue de Minval, prêt à mourir pour elle, enflammèrent son cœur fait pour sentir vivement l'amour. Elle sortit pour ainsi dire

hors d'elle-même. Elle ne vit plus au monde d'autre malheur que celui de perdre son amant, ni d'autre crime que celui de l'avoir laissé périr. Mon ami, lui dit-elle un jour, avec l'expression de l'amour et du courage! vous m'aimez, je vous aime ; je vous dois tout, et je me vois menacée de vous perdre. Votre profonde tristesse me fait tout craindre pour vous. Vos parens s'opposent à notre union, et votre amour délicat et respectueux n'ose aspirer qu'à l'hymenée. Je viens moi-même l'enhardir. On s'oppose à notre bonheur; faisons-le dépendre de nous-mêmes. Minval, voilà ma main. Je vous appartiens dès ce moment. Notre hymen sera sacré ; il sera juré par le ciel; il sera durable; il est fondé sur nos sentimens.

Cette résolution surprendra sans doute ; mais ce qui étonnera bien autant, c'est que Minval, le cœur pénétré de cette preuve d'amour, brûlant

d'envie d'être heureux, refusa le bonheur qui lui était offert. Il se jeta dans les bras de Rosette, et ce fut pour la refuser; il la baigna de ses larmes, et l'âme déchirée par l'effort qu'il faisait sur lui-même, il jura de mourir plutôt que de consentir au sacrifice que lui proposait sa maîtresse.

Ne cherchons pas ici à juger ces deux amans; admirons seulement avec quel courage ils sacrifiaient, l'un son honneur, et l'autre son amour.

Telle était la crise où étaient Rosette et Minval. Mais souvent pour la consolation de la vertu, il arrive un moment où la vérité trop long-tems étouffée par le hasard ou la malice, éclate enfin, et se montre dans tout son jour. On fut bientôt instruit de l'amour délicat de Minval et de la passion courageuse de Rosette; Lormon lui-même, atteint d'une maladie mortelle, honteux de la vengeance qu'il avait prise de Minval, et du tort qu'il

avait fait à Rosette, en décriant sa vertu qu'il n'avait pu corrompre, confessa ses fautes publiquement, et par l'exposé de sa conduite, il justifia pleinement celle de Rosette. Rosette obtint l'admiration et l'estime de tout le monde par le silence discret dont elle avait payé les bienfaits de Lormon; les parens même de Minval, qui furent instruits par la voix publique, en furent touchés aussi bien que de sa conduite envers Minval; enfin la crainte de perdre leur fils acheva de vaincre leur résistance. On consentit à les unir. Ils furent heureux, et tout le monde applaudit à leur bonheur.

COMMENT

COMMENT FAIRE?

VERSIEUX avait aimé, non pas une cruelle, mais une infidelle. Ce malheur est assez commun ; ce qui l'est moins, c'est la douleur qu'il en eut : il voulut renoncer pour toujours à la société. Il parut bien qu'il aima encore sa maîtresse après son inconstance, car il ne pouvait lui pardonner.

Il avait pris le parti de se retirer à la campagne dans un petit hermitage qu'il avait, avec la ferme résolution de n'y recevoir personne. Il n'est pas besoin de dire qu'il s'était bien promis de ne plus aimer.

Il décida qu'il n'aurait plus d'autre compagnie que celle de quelques livres qu'il emporta aux champs avec lui. Comme notre cœur agit souvent

sans consulter notre esprit, quand Versieux, arrivé dans son hermitage, voulut jeter les yeux sur les livres qu'il avait emportés de la ville, il s'apperçut que, sans y songer, il n'avait choisi que livres d'amour.

Versieux avait le cœur tendre ; il ne voulait plus suivre l'amour ; il avait besoin d'y penser. D'ailleurs, au milieu de son désespoir, il se souvenait encore de ses premiers plaisirs. Les favoris de l'amour sont bien moins ingrats que ceux de la fortune : ceux-ci une fois malheureux oublient tout ce qu'ils ont reçu de leur déesse ; les amans dans le malheur se rappellent encore avec volupté les douces faveurs de leur dieu.

Versieux avait un fils ; et ce fils l'aimait si tendrement, qu'il voulut malgré lui l'accompagner dans sa retraite. La conversation, la promenade et la lecture étaient leur unique amusement. Le père s'abstenait tant qu'il

pouvait de parler d'amour avec son fils ; il ne voulait ni réveiller ni éteindre en lui ce sentiment qui donne tant de peine et tant de plaisir; mais il n'avait osé lui fermer sa bibliothèque. Dans la solitude où ils vivaient tous deux, en l'absence des autres plaisirs, il n'aurait pas cru pouvoir, sans inhumanité, lui interdire encore celui-là.

On a vu déjà Versieux composer sa bibliothèque d'amour, c'était la collection des romans les plus tendres. Disons maintenant que le jeune homme, qui se nommait Sainclair, avait l'imagination la plus ardente ; après cela on sera peu surpris de le voir s'attacher à cette lecture avec la plus grande avidité. Il dévorait tous les romans qui tombaient sous sa main. Il était dans l'âge où l'on aime ; et le père lui avait toujours caché que ses malheurs n'avaient d'autre cause que l'amour.

Sur ces entrefaites, soit que Ver-

sieux eût regagné le cœur de son infidelle, soit qu'il l'eût tout-à-fait oubliée, il s'ennuya de sa solitude, et revint à la ville, où il ramena son fils. Sainclair y arriva la tête remplie de ses romans, qu'il avait appris par cœur, sans les avoir étudiés. Il était ivre encore des délices dont il avait vu sous tant d'aspects la séduisante peinture. Il ne connaissait encore l'amour que par le portrait qu'il en avait vu chez quelques tendres romanciers, qui, en parlant de leur tendresse, peignaient bien moins les plaisirs de leur cœur que les desirs de leur imagination.

Toutes ces tendres idées formaient la logique de Sainclair lorsqu'il entra dans le monde. Son premier soin fut de chercher le modèle du portrait charmant qui l'avait séduit, et qu'il portait toujours dans son cœur. Trop douce illusion, s'il avait pu la conserver! oh! comme l'amour qu'il trouva

était différent de celui qu'il cherchait! Il vit bientôt qu'à soustraire ce que l'imagination avait prêté à la vérité, il restait bien moins qu'on n'avait soustrait. L'amour lui parut presque ressembler à l'indifférence, et ses plaisirs à l'ennui. Avant d'avoir aimé, il semblait avoir senti ce dégoût, cette satiété qui suit l'abus des jouissances. Cependant, il ne pouvait se résoudre à renoncer à ce qu'il avait tant desiré; chaque belle qu'il rencontrait lui semblait toujours celle que l'amour lui destinait; et toujours trompé, jamais désabusé, il courait sans cesse après sa chimère.

Versieux plaignait d'autant plus le malheur de son fils, qu'il en était lui-même la cause innocente. C'est lui qui, sans le vouloir, avait jeté dans son cœur les semences de cette passion malheureuse. Sa tendresse paternelle lui fit tenter plusieurs fois de l'en arracher; mais il perdit ses raisonnemens,



ses prières même ; et Sainclair usait sa jeunesse par le desir et l'impuissance d'aimer.

Après avoir épuisé toutes les ressources ordinaires pour guérir son fils amoureux, pour ainsi dire, de l'amour, Versieux résolut enfin d'employer un moyen violent et peu usité. Il le fit introduire un jour dans une de ces maisons qu'il n'est guères plus permis de nommer que de fréquenter, où les faveurs de l'amour sont une marchandise ; où l'on permet au vice de servir à la honte de volontaire victime, pour empêcher la passion de lui sacrifier la vertu même ; où l'on ôte enfin à l'amour sa dignité, pour lui ôter ses fureurs.

Voilà le spectacle que Versieux voulut présenter à son fils. Il avait su, sans se montrer, lui donner l'envie et le moyen d'en jouir. Il ne voulut pas en être le témoin ; mais en répandant l'or, la seule divinité adorée dans ces

temples du scandale, il avait préparé lui-même la scène qu'on joua comme il l'avait ordonné.

Sainclair observait tout avec les yeux de la plus avide curiosité. C'est là qu'il vit l'insulte au lieu du desir, et la débauche au lieu de la volupté; il vit la beauté perdre son empire en se prodiguant; il vit enfin l'amour enlaidi par sa nudité, n'ayant pour hommages que des mépris.

Il serait difficile de rendre ici toute l'impression que fit ce spectacle sur les sens du jeune Sainclair; elle fut telle, qu'on le vit reculer d'effroi quand on vint l'inviter lui-même à ces tristes voluptés.

Cette épreuve hardie, et dont l'exemple serait dangereux à suivre, réussit donc à Versieux, suivant son espérance; elle réussit même au-delà de ses desirs. L'amour trop embelli par l'imagination avait enflammé Sainclair; l'amour avili, sali par la débauche,

venait de faire succéder l'horreur à l'enthousiasme ; et Versieux vit avec chagrin qu'il n'avait corrigé un excès que par un autre. Mais il jugea en même tems qu'en pareil cas il était plus aisé de vaincre la répugnance, que de satisfaire à l'enthousiasme, et qu'il était bien plus facile à l'amour de rallumer les desirs dans un jeune cœur, que de suffire à ceux d'une imagination trop exaltée.

Le hasard et la beauté le servirent heureusement. Mérize, que Versieux et son fils voyaient souvent, se prit d'amour pour Sainclair. La décence défend à une belle de commencer à dire qu'elle aime; mais elle ne lui défend pas de chercher à se faire aimer. C'est aussi le plan que suivit Mérize. Son esprit et sa beauté n'échappèrent pas à Sainclair; Mérize avait séduit la raison du jeune homme ; elle ne tarda pas à mettre son cœur de la partie : il l'aima, et il fut guérie par

elle de sa seconde maladie, qui est peut-être à la vérité moins incurable que la première ; il comprit que l'amour n'était ni au-dessus, ni au-dessous de l'humanité, et qu'il n'est, quoiqu'on en dise, ni un dieu, ni une brute. Il fut heureux avec Mérize ; et Versieux pardonna tous ses chagrins à l'amour, en voyant le bonheur qu'il accordait à son fils.

L'ÉDUCATION PÉDANTESQUE,

OU

RIEN DE TROP.

Le théâtre de la scène qu'on va lire, est assez loin de nous pour la date et pour la distance; les acteurs existaient avant le siège de Troye, à Troye même. Pâris n'avait pas encore traversé les mers pour aller faire une maîtresse; et Ménélas n'avait pas renversé tout un empire pour r'avoir sa femme; mais Priam était déjà depuis long-tems sur le trône.

Policléas avait un fils; c'était un bon vieillard qui savait beaucoup mieux aimer ses enfans que les élever. Il avait de la tendresse de reste, et il lui manquait des lumières. Il eut au moins assez de jugement pour se mé-

fier de son cœur et de son esprit. Il choisit un instituteur à son fils ; il voulait, à quelque prix que ce fut, faire de ce fils un fort bon sujet.

On va voir si le maître qu'il avait choisi était propre à remplir ses vues. Ce qu'on peut assurer c'est que Policléas n'épargna rien pour le succès ; il fit même ce qu'on n'aurait pas dû attendre de lui. Pour ne point gêner son éducation, il consentit à se priver de la vue de son fils, qu'il envoya avec son maître à quelques lieues de Troye.

Le maître s'appelait Manassus, et l'élève avait nom Lénidor. Ce Manassus était l'homme le plus méthodiquement savant qu'on ait vu avant et après le siège de Troye. Il connaissait fort bien ses anciens auteurs, que nous ne connaissons point ; et il les citait avec la plus scrupuleuse fidélité. Egalement correct dans sa conduite et dans ses discours, il semblait, en

parlant, compter et mesurer tous ses mots, comme il comptait et mesurait ses pas en marchant. Depuis trente ans il se levait, dînait, soupait et se couchait à la même heure. Il régnait dans son cabinet un ordre merveilleux. Il prétendait qu'un homme dont le domestique était dérangé, ne pouvait pas avoir une bonne logique. Il disait souvent à son élève : comment voulez-vous ranger vos idées, si vous ne savez pas ranger votre appartement ? Croyez, ajoutait-il, que chaque livre hors de sa place dans un cabinet, annonce une idée dérangée dans la tête de son maître.

Mais s'il était méthodique dans ses leçons, il était bien aussi exacte à rendre compte à Policléas de la conduite et des progrès de son élève. Tous les jours il écrivait ce que Lénidor avait fait le jour d'auparavant : et chaque matin Policléas recevait le bulletin de la veille, où chaque ac-

tion de son fils était bien articulée, bien motivée, et datée fort exactement pour l'heure et le lieu. L'instituteur avait voulu par goût s'assujettir à cette loi ; et Policléas y avait souscrit d'autant plus volontiers, qu'il y était engagé, comme on va voir, par des motifs particuliers.

Policléas était un des premiers personnages de l'Etat ; et comme il avait obtenu la faveur de la cour par sa naissance et par ses services, il avait mérité la protection des dieux par sa longue piété. Jupiter, lui avait promis, par son oracle, d'exaucer les six premiers vœux qu'il lui adresserait ; or, ce bon vieillard était fort aise d'apprendre fréquemment des nouvelles de Lénidor, afin de pouvoir solliciter à propos les faveurs de Jupiter, et faire, pour ainsi dire, concourir le maître des dieux à l'éducation de son fils. Lénidor avait déjà

l'âge de puberté, quand le père reçut un jour le bulletin qu'on va lire.

« Hier matin, à six heures et dix » minutes, près la porte de Scée, le » penchant naturel d'un sexe vers » l'autre, s'est déclaré dans Lénidor » d'une manière effrayante ».

Après cela, Manassus racontait comment les yeux de son élève s'étaient enflammés, en voyant passer une jeune fille; comment il avait voulu courir après elle; comment sa voix, comment, etc. Ensuite il s'étendait savamment sur les dangers de la passion de l'amour, et rendait compte à Policléas des efforts d'éloquence qu'il avait faits auprès de son élève, afin de lui inspirer de l'éloignement pour les femmes.

Le père, épouvanté lui-même par la frayeur du Pédagogue, courut aux autels de Jupiter, son protecteur, et le pria de vouloir bien, suivant le

vœu de Manassus, inspirer à son fils de l'éloignement pour les femmes. Jupiter, lié par sa promesse envers Policléas, fut obligé de l'exaucer.

Manassus aimait les hommes, et par conséquent il n'aimait point la guerre. Un jour il s'apperçut que Lénidor, ayant trouvé par hasard sous sa main une épée, s'en était saisi avec ardeur, et ne voulait plus la quitter. A cette vue, l'indignation et la terreur s'emparèrent de Manassus; et le lendemain de grand matin, nouveau bulletin en campagne.

« Hier, à trois heures précises, au
» bord du Simoïs, près d'un bosquet
» où la belle Vénus venait trouver le
» jeune Anchise, une fièvre martiale
» est venue pour la deuxième fois agi-
» ter le cœur de Lénidor, qui an-
» nonce une violente passion pour la
» guerre ».

Nouvelles alarmes de la part du

père, nouvelles prières à Jupiter, et Jupiter de l'exaucer.

Un troisième bulletin vient appren- à Policéas que son fils était bienfaisant, mais que souvent il plaçait mal ses bienfaits ; et qu'il ne pouvait se mettre dans la tête qu'on ne doit jamais donner sans savoir à qui l'on donne.

Une autre fois, grande semonce à Lénidor ; et grandes plaintes au père, sur ce que son fils avait été convaincu d'avoir joué aux échecs quelques minutes plus tard qu'il n'aurait dû ; ce qui annonçait une grande passion pour le jeu.

C'est ainsi que Manassus épiait chez son élève les moindres défauts pour les extirper dès leur naissance ; et Policléas allait implorer Jupiter, qui mettait toujours la dernière main à l'ouvrage.

Quand le maître eut cru avoir rem-

pli sa tâche, il écrivit en ces termes à Policléas :

« Ce jourd'hui, à quatre heures,
» je vous écris pour vous avertir que
» demain, à la même heure, nous
» nous mettrons en route, mon élève
» et moi, pour aller vous rejoindre.
» D'un enfant informe que vous m'a-
» viez confié, j'ai su faire un être
» parfait ».

En effet, le lendemain à quatre heures très-précises, il se mit en marche avec son être parfait, et ils arrivèrent le même jour auprès de Policléas, qui pensa mourir de joie en embrassant son fils.

Lénidor fut annoncé avec faste dans le monde, et l'on ne manquait pas de motifs pour son éloge. En effet, il n'avait ni la passion du jeu, ni celle des femmes, et il avait vingt ans; il prouvait démonstrativement, par des raisons et par des exemples, que la guerre était le fléau de l'humanité; il

raisonnait vertu, et s'y connaissait comme Socrate lui-même; enfin, on ne lui trouvait aucun des défauts de la jeunesse.

Lénidor reçut par-tout un accueil distingué, le père des complimens, et le pédagogue des éloges et des pensions; mais quand on se fut familiarisé avec ce prodige, la critique trouva bientôt à mordre à la perfection de Lénidor.

Son cœur, auprès d'une jolie femme, était aussi invulnérable que celui d'un vieux philosophe; mais on ne tarda pas à s'appercevoir que par là même il était grossier, impoli, quand il se trouvait dans un cercle.

C'est un mal que d'aimer trop le jeu; mais on jugea dans plusieurs maisons que c'était encore un grand mal que de ne l'aimer point du tout. Plus d'une fois, s'étant trouvé nécessaire pour une partie, il refusa (assez poliment pourtant, quoiqu'il parlât à

des dames) et l'on dit presque tout haut, qu'il était absurde que tout le monde s'ennuyât, parce qu'un seul homme ne voulait pas s'amuser. On le décida un être inutile, et un fort maussade personnage.

Cependant l'enlèvement d'Hélène était consommé, et le siége de Troye commençait. Policléas étant un des premiers hommes de l'Etat, on lui persuada, quoiqu'avec beaucoup de peine, qu'il devait envoyer son fils contre l'ennemi; et comme Lénidor passait pour être d'une sagesse miraculeuse, on le détacha avec une petite troupe bien aguerrie, contre Ménélas, qu'on savait être cantonné dans une espèce de petit bourg voisin, avec un détachement de l'armée. Sa marche fut si prompte et si secrète, que Ménélas n'apprit leur arrivée que par le cri des mourans qui tombaient pêle-mêle sous les épées troyennes. Le carnage devait être général; c'était pour

les Troyens une victoire, peut-être même le salut de la malheureuse Troye; car la mort de Ménélas eût pu terminer cette guerre, qu'on n'entreprenait que pour lui. Mais à la vue du sang qui ruisselait, l'âme du philosophe Lénidor se souleva : ô sainte humanité, dit-il, j'entends ta voix ! En même tems il crie arme bas à sa troupe avec une voix tonnante. Le fer tombe des mains des assaillans, et Lénidor ordonne soudain la retraite. Les Grecs, presqu'aussi étonnés de leur départ qu'ils l'avaient été de leur arrivée, eurent le tems de prendre les armes; ils coururent après les fuyards, qu'ils taillèrent en pièces; et Lénidor vainqueur, ne revient à Troye que pour annoncer sa défaite. Cette affaire lui fit peu d'honneur; et l'on décida que pour avoir été trop bon philosophe, il avait été mauvais citoyen.

On le surprit encore dans d'autres singularités à-peu-près pareilles, et

qui partaient également d'un principe louable. Par exemple, instruit à ne pas donner le titre de vertus à ce qui n'en avait que l'apparence, il scrutait si fort les motifs des belles actions qu'on racontait devant lui, qu'il les réduisait presque à rien. Il oubliait que les vertus humaines tiennent nécessairement un peu de l'humanité; et comme assez souvent ce qui était éloge dans la bouche d'autrui devenait, sans méchanceté, une satyre en passant par la sienne, il se fit des ennemis en foule, et pas un ami.

Il aimait pourtant la bienfaisance; mais il avait une manière plaisante de l'exercer. Il s'était fait une loi si inviolable de placer bien ses services, qu'un jour voyant noyer quelqu'un, et pouvant le secourir, il interrogeait auparavant quelqu'un qui était là, pour s'informer de sa vie et de ses mœurs.

Policléas, étonné des reproches qu'on faisait à son fils, consulta un

vieux camarade, qui lui répondit : mon ami, celui qui a élevé Lénidor est vraiment l'ennemi du vice et l'ami de la vertu ; mais il me paraît ignorer deux points capitaux. Le premier, c'est qu'il y a telles qualités qui tiennent essentiellement à tels défauts ; et que souvent en déracinant trop fort un vice, on risque d'extirper une vertu. Le second, c'est que la maxime qui dit rien de trop, doit être la devise du sage.

A ces réflexions, l'ami ajouta un conseil qui fut suivi par Policléas. On mit les farouches vertus de Lénidor aux prises avec la beauté d'une jeune Troyenne, qui en avait plus appris de la simple nature, que de longues études n'en avaient enseigné au maître et à l'élève tout à-la-fois. Il fallut du tems et des soins pour entreprendre ce grand œuvre ; mais quand elle s'apperçut que Lénidor commençait à la trouver jolie, elle arrangea pour lui

un nouveau plan d'éducation ; et l'écolier jugea bientôt que les leçons de Zamire (c'était son nouveau maître) avaient un charme que n'avaient pas celles de Manassus. Cependant, comme elles étaient bien différentes de celles qu'il avait reçues du dernier, il eut toutes les peines du monde à s'y accoutumer ; mais à mesure que Zamire prenait un nouvel ascendant sur lui, elle lui donnait une nouvelle tâche à remplir.

Elle lui fit apprendre quelques jeux de société ; elle ne voulait pas qu'il fût joueur, mais elle voulait qu'il jouât.

Dès le commencement, elle lui avait prescrit la manière dont il devait lui faire sa cour ; et elle avait arrangé son plan de façon que Lénidor se corrigeât par les mêmes moyens qu'il employerait pour lui plaire. Par exemple, les douceurs qu'il devait lui dire, c'était de lui communiquer, tantôt

une lettre de remercîment de quelque malheureux qu'il aurait secouru presque sans examen, tantôt quelqu'autre chose du même genre ; l'éloge de quelque brave militaire qui avait bien servi l'état, avait auprès d'elle la valeur d'un compliment fait à la beauté ; on lui tenait compte d'un salut gracieux, d'un honnête propos adressé à quelque jolie femme, et la récompense était toujours prête.

C'était un mot tendre, un regard amoureux ; on allait même un peu plus loin. C'est ainsi que Zamire sut faire à-la-fois de Lénidor un honnête homme et un homme aimable ; c'est ainsi qu'une jolie femme corrigea l'ouvrage d'un dieu et d'un savant. A la fin Zamire épousa son élève, qui la rendit heureuse, après qu'elle l'eut rendu sage.

LA NOUVELLE COLONIE,

OU

PORTRAIT QU'ON DEVINERA.

QUOIQU'EN disent quelques philosophes, l'homme cherche l'homme. Il nous faut toujours des liaisons ou des sociétés, des amis ou des voisins. Les écoliers font des parties dans les colléges, et les beaux-esprits des coteries.

De jeunes écoliers avaient formé une confédération formidable; c'était la phalange macédonnienne du collége où ils étaient. Leur force et leurs succès les avaient rendus un peu insolens. Quand ils rencontraient un écolier qui n'était pas de leur parti, si celui-ci oubliait de saluer le premier, ils ne manquaient pas de

l'en faire souvenir, en se conformant à cette devise qu'ils s'étaient donnée : *Tout sera battu, hors nous et nos amis.*

Le hasard fit que nos écoliers, loin de se disperser, comme il arrive ordinairement en sortant de leur collége, demeurèrent presque tous dans la même ville; mais ils se trouvèrent répandus dans différentes sociétés. Il fallut donc se faire un plan de conduite. L'accord qui régnait parmi eux au collége, fut bientôt négligé dans le monde. Tant qu'ils n'avaient fait usage que de leur cœur, ils avaient été fort unis; mais la raison eut son tour : ils avaient été joints par leurs sentimens, ils furent désunis par leurs opinions. Enfin ils eurent les mœurs des grandes villes; comme il y a trop d'habitans dans une capitale pour s'y occuper de tout le monde, et comme il faut pourtant s'y occuper de quelque

chose, on y est forcé de s'occuper de soi.

Cependant cette mésintelligence n'avait point passé jusqu'à leurs cœurs. Même pour conserver leur ancienne liaison, la plupart d'entr'eux ayant le goût des belles-lettres, ils avaient formé, en quittant leur collége, une espèce de société académique, où ils se réunissaient plusieurs fois par mois: mais il n'y avait plus guères entre eux d'autre lien que l'habitude et la politesse. Ils raisonnaient ou déraisonnaient fort souvent : chacun avait son opinion, et ne faisait cas que de son opinion.

Comme plusieurs avaient de l'esprit, ils acquirent une célébrité qui, à l'aide de quelques circonstances particulières, parvint aux oreilles du prince sous lequel ils vivaient. Ce roi, dont je tairai le nom, parce qu'il n'est pas essentiel à cette histoire, était curieux et observateur. Il voulut faire sur eux

une expérience. Il avait dans son domaine une terre qui formait une espèce de petite île ; il la leur donna en propriété, en promettant d'approuver les lois qu'ils voudraient se donner eux-mêmes.

Dès qu'ils furent en possession de l'île, ils songèrent à y vivre heureux. Leur intention était bonne ; on va juger de leurs moyens. Voici d'abord leur logique : si chacun de nous en particulier est heureux, il est évident que tout le monde le sera. D'après cela, chacun de son côté travailla pour être heureux.

Dans toutes les délibérations qu'on prit pour les affaires de l'Etat, on n'entendit bientôt qu'un mot, et ce mot, on le devine. Quand on cherchait à qui donner quelque charge importante, aussitôt un *moi* en chorus faisait retentir toute la salle d'assemblée. Celui d'entre eux qui eut le plus d'influence, parvint à faire accumuler

sur sa tête presque tous les emplois de l'Etat.

Il fallut établir des manufactures. Un seul travailla, et réussit à se faire accorder tous les privilèges exclusifs. Vous jugez bien que cet homme-là s'estima riche, et par conséquent heureux.

Quelques-uns, avec cent mille livres, se firent un revenu de deux cent mille, par la manière dont ils placèrent leur argent. Ils jugèrent que les rentes en viager étaient la plus belle invention de l'esprit humain. Ces rentiers durent se trouver bien contens d'une opération qui avait doublé leur fortune.

On ne fit bientôt plus de testamens. Cette cérémonie-là leur parut fort inutile, parce que, selon eux, quand un homme meurt, toutes ses affaires sont faites.

Les hommes riches qui se portaient bien, ne se mariaient guères, parce qu'on ne se marie pas ordinairement

sans perdre sa liberté et sans partager sa fortune. Mais les gens estropiés ou valétudinaires , se mariaient, parce qu'ils avaient besoin de se faire servir. Ainsi les premiers étaient heureux par le célibat, et les derniers par le mariage.

Leurs annales font mention de quelques anecdotes qui m'ont paru assez curieuses. Je n'en rapporterai qu'une, parce qu'elle donne une idée exacte des mœurs de ce peuple singulier.

Un homme possédait un jardin, dont il avait le plus grand soin. Son parterre était assez curieux par le nombre , le choix et la distribution des fleurs dont il était orné. Un voisin, qui avait vue sur ce jardin-là, eut le malheur de se laisser cheoir par les fenêtres. Il tomba au milieu du parterre, où il fit un assez grand dégât, en se cassant un bras et une jambe dans sa chûte. Le propriétaire du jardin voyant ses fleurs maltraitées par

cet accident, courut au blessé qui était mort à demi, l'accusa de méchanceté, ou tout au moins de maladresse, se répandit en invectives contre lui, et non content de sa mercuriale, il lui intenta un procès pour le dégât qu'il avait fait à son parterre. Il est vrai que le jugement du procès fut assez singulier; on condamna celui qui était tombé à des dommages envers le propriétaire, à la charge par celui-ci de lui remettre en son premier état le bras et la jambe qu'il s'était cassés en tombant.

On voyait bien que le même esprit animait tous les habitans de l'île. Chaque fils de famille de son côté, sans avoir consulté personne, prêcha si bien à ses sœurs les avantages de la retraite, fit une satyre si vive et si énergique des malheurs attachés à la société, et représenta si souvent à ses père et mère le bonheur de faire un riche héritier, que tous les frères,

presque le même jour, et sans s'être concertés, virent partir toutes leurs sœurs pour le couvent; et voilà des frères contens s'il en fut jamais.

L'un de ces riches héritiers, étant consulté sur les moyens de défendre l'île, en cas d'attaque imprévue, donna des idées pour fabriquer des armes. Mais comme il avait de grandes richesses à mettre à l'abri des voleurs, il profita de l'influence qu'il avait sur les esprits, pour faire apporter presque toutes les armes dans sa propre maison; et par cette précaution là, ce richard parvint à dormir la nuit presque aussi bien qu'un pauvre homme.

Enfin tout le monde était satisfait, heureux; et tant qu'on est heureux, on ne s'attend jamais qu'au bonheur. On voyait sur tous les visages la joie et la sérénité. Cet état d'aisance et de satisfaction dura quelque tems; mais à la fin on fit certaines décou-

vertes qui troublèrent un peu les plaisirs de nos heureux insulaires.

Le manufacturier, qui s'était approprié tous les privilèges, fit renchérir excessivement toutes les choses de première nécessité. Le cordonnier qui achetait fort cher ses étoffes, était obligé de vendre fort cher ses souliers. Le manufacturier n'en fut pas plus riche, et tout le monde en devint plus pauvre.

Nous avons vu presque toutes les charges honorables et lucratives s'accumuler sur la même tête ; il s'en suivit delà que pas une ne fut bien exercée, par la raison qu'on ne fait rien de bien quand on a trop à faire, et que celui qui fait plusieurs métiers, d'ordinaire n'en sait pas un.

Il n'y avait, comme on sait, que les cacochimes qui se mariassent ; or, comme il est beaucoup plus aisé d'être mari que d'être père, on ne vit bien-

tôt plus que des ménages sans enfans. Plus de population. Et quand on s'avisa de vouloir y apporter remède, comme tous les frères avaient fait cloîtrer toutes les sœurs, les garçons furent tous surpris de se trouver sans femmes et sans maîtresses.

Personne ne s'occupant de ceux qui vivaient, il eut été encore moins naturel de songer à ceux qui devaient naître. On faisait donc encore moins de testamens que de contrats de mariage; et ceux qui survivaient ne se souvenaient guères des morts que par les procès que ceux-ci leur laissaient. Ces procès se multiplièrent si fort que la dissention s'empara de tous les habitans de l'île.

Pour achever le dénouement, des voisins firent une descente chez eux au moment où l'on s'y attendait le moins; et comme toutes les armes se trouvaient dans une seule maison, on n'eut besoin que de prendre cette mai-

son pour s'emparer de l'île entière. Tous les insulaires étant désarmés, furent faits prisonniers sans peine, et la colonie fut détruite. En mémoire de cet événement, on dressa une pyramide, et l'on y grava une épitaphe un peu énigmatique, où l'on fait parler ainsi ce peuple défunt :

Qui m'a fait? moi.
Qui m'a défait? moi.

TOUT CELA FAUTE DE S'ENTENDRE.

Tout le monde sait que le Diable Boiteux, à la médisance près, était un bon diable. Sa reconnaissance pour celui qui a brisé sa prison de verre, (car on sait aussi qu'il était prisonnier dans une bouteille), le soin qu'il prend de lui raconter et de lui faire voir toutes les anecdotes scandaleuses, lui ont fait une réputation d'honnêteté qui durera tant qu'il y aura des diables dans le monde; c'est lui promettre l'immortalité.

Je vais mettre en scène un autre diable, parent du Diable Boiteux, et qui se nommait Astarot. Cet Astarot aimait Surival, et ce Surival était une espèce de philosophe; il raisonnait beaucoup sur les hommes; et vous dire que dans ce moment-là il était malheureux, c'est vous dire qu'il médisait du genre hu-

main. Il trouvait que tout ici bas était assez mal arrangé, et que le bonheur était bien plus difficile à trouver que la pierre philosophale.

Astarot le prit un jour à part pour lui donner une leçon, ou plutôt un spectacle de morale : il le conduisit pour cela sur une tour assez élevée; une grande lunette qu'il avait dans les mains lui donnait l'air d'un savant qui monte à l'observatoire. Leur intention n'était pourtant pas d'examiner ce qui se faisait dans les cieux, mais de scruter ce qui se passait parmi les hommes, qui, au fond, sont peut-être plus difficiles à déchiffrer que les astres.

Astarot avait aussi apporté un de ces cornets à l'usage des personnes attaquées de surdité. Tenez, dit Astarot à Surival, avec cette lunette-ci, vous allez voir au bout du monde, et avec ce cornet vous entendrez du bout du monde.

En même tems il approcha sa lu-

nette de l'œil de Surival, qui apperçut un homme pâle et maigre à sa toilette; c'était un homme fort riche, encore jeune, et chargé de toutes les infirmités de la vieillesse. Il était asthmatique, gouteux, etc. Mais il avait par dessus tout cela une espèce de loupe placée au beau milieu du visage, et qui l'affligeait beaucoup plus que son asthme et sa goutte ; car ces maladies se bornaient à le faire souffrir, au lieu que sa loupe l'enlaidissait.

Astarot ayant dirigé la lunette d'un autre côté, Surival vit un docteur en médecine qui n'était pas un grand médecin, mais qui se vantait d'avoir des remèdes infaillibles, et nullement dangereux pour les excrescences de la peau, telles que les loupes, les verrues, etc. N'est-ce pas là un charlatan, demanda Surival ? Point du tout, lui répondit son ami. Il serait parfaitement capable d'extirper la loupe que vous venez de voir, si l'on

s'adressait à lui pour cela ; mais il meurt de faim parce qu'il ne trouve pas de malades ; et notre malade enrage parce qu'il ne trouve pas de médecin ; vous voyez que cela vient faute de s'entendre. S'ils s'étaient adressés l'un à l'autre, le premier serait guéri, et l'autre aurait de quoi dîner.

Il se présenta bien à Surival quelques objections à faire, mais il voulut aller jusqu'au bout. D'ailleurs cette lunette l'amusait ; et il aima mieux s'en servir, que de perdre le tems à disputer.

Il regarda plus loin, et il vit un mari sur le point de devenir veuf ; il versait de grosses larmes, et il s'arrachait les cheveux. Ah ! bon, dit Surival ! voilà qui est édifiant ; un mari qui aime sa femme.

Oui, dit Astarot, voilà le texte ; écoutez à présent la glose. A la mort de sa femme, ce mari sera obligé de rendre une dot considérable qui com-

pose toute sa fortune , et cela , faute d'enfans (alors Surival rabatit un peu de son estime pour le mari). Mais regardez un peu plus loin , continua Astarot ; voyez cet homme qui , à coups de bâton, chasse de chez lui un fils qui revient toujours. Ce fils lui est à charge parce qu'il a trop d'enfans , tandis que le mari que nous venons de voir n'en a pas assez. Celui-ci savait depuis long-tems qu'il n'en aurait point ; sa femme , dont il est aimé , desirait beaucoup en avoir à cause de lui ; et les femmes, en pareil cas, ont tant d'expédiens ! croyez-vous qu'en s'y prenant de bonne heure, la femme , de concert avec son mari, n'aurait pas pu furtivement en aller commander chez cet homme qui les fait si bien , ou même en prendre de tout faits, en s'arrangeant avec lui ? Tout cela faute de s'entendre.

Surival avait perdu la fin de ce discours , parce que sa lunette , en se dé-

rangeant, lui avait laissé un objet qui avait distrait son attention. C'était une jeune personne qui soupirait, qui gémissait tout bas, et dont la seule maladie était d'avoir quinze ans. Elle était dans la maison paternelle ; mais cette maison paternelle avait l'air d'une prison ; son père l'appelait ma fille, et elle n'était que son esclave ; enfin sa poitrine qui était gonflée par des soupirs, se trouvait dans une agitation continuelle, et sa beauté n'y perdait rien.

Hélas ! s'écria Surival, ému par un sentiment qu'il prit pour un simple mouvement de pitié, hélas ! qu'a donc cette charmante enfant ? Elle a besoin d'être aimée, dit Astarot. Tout en parlant il dérangea la lunette, et Surival fut bien étonné de voir un jeune homme, un peu plus âgé que la jeune fille, courant, se tourmentant, ayant l'air de ne pouvoir rester debout ni assis ; il semblait se porter fort bien,

et il était plus inquiet qu'un malade. Bon dieu, dit Surival, qu'a donc ce pauvre jeune homme? Il a besoin d'aimer; répondit Astarot? Eh! que ne va-t-il trouver la jeune fille, interrompit Surival? Voilà justement, reprit Astarot, ce que j'allais vous dire, c'est qu'ils ne s'entendent pas?

Alors Surival ayant porté le cornet à son oreille, ils furent interrompus par un grand bruit qu'ils entendirent. C'était un homme de moyen âge, qui querellait à haute voix le ciel et la terre. Je suis tout à la fois, s'écriait-il, un homme d'esprit et un savant; je fais de la prose et des vers; je parcours avec gloire la carrière du théâtre et celle de la philosophie, et l'indigence me poursuit partout. Je céderais volontiers beaucoup de gloire pour peu d'argent.

Cet homme-là vous attriste, dit Astarot. Regardez par ici, et en même tems il lui fit voir un homme riche

qui semblait fort ennuyé. Cela ne parut pas extraordinaire à Surival; ce qui l'étonna davantage, ce fut de l'entendre, à la faveur de son cornet, se plaindre à peu près en ces termes : je regorge de biens, et je suis loin d'être content. C'est de la gloire qu'il me faudrait, je voudrais avoir la réputation d'un grand homme, et je n'ai que celle d'un homme riche. Ah ! que je donnerais de grand cœur beaucoup d'argent pour un peu de gloire !

Surival, dans son premier mouvement, sans songer s'il était entendu ou non, lui cria d'acheter quelque manuscrit du savant qui l'intéressait ; mais comme tout le monde n'avait pas son cornet, les vents emportèrent ses conseils.

Ils ne vous entendent pas, dit Astarot ; et qui pis est, ils ne s'entendent pas eux-mêmes. Vous le voyez, d'après vos conseils, l'un pourrait acquérir de la gloire, l'autre des riches-

ses, et tous les deux seraient contens.

Il lui fit voir ensuite plusieurs choses tout aussi curieuses. Tantôt c'était un homme aussi ennuyé qu'ennuyeux, qui ayant besoin d'amener des convives à sa table, allait recruter au Palais Royal nombre de personnes qu'il connaissait à peine de nom, et qu'il priait instamment de venir dîner avec lui ; et dans le jardin des Tuileries un honnête homme pâle, abattu, qui ne trouvait pas un ami qui l'invitât. Tantôt c'était un galant homme qui souffrait pour ne pouvoir faire un emprunt utile et bien assuré ; et d'un autre côté, un riche héritier qui s'impatientait de ne pouvoir prêter utilement son argent. Et sans cesse revenait ce refrein : tout cela faute de s'entendre.

Fort bien, interrompit enfin Surival. Mais je voudrais bien savoir quel est le but moral du spectacle que vous me donnez ici : que prétendez-vous en conclure ?

J'en conclus, répondit Astarot, que la nature a mis chez les hommes tout ce qu'il leur fallait pour être heureux, et qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils ne le sont pas.

Vous avez raison, mon cher philosophe, reprit Surival. Je n'ai qu'un mot à vous répondre : je vois fort bien que les hommes ont parmi eux tout ce dont ils ont besoin ; mais je crois qu'ils n'en seront pas mieux pour cela, tant qu'ils n'auront pas votre lunette pour se voir, et votre cornet pour s'entendre.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

FIN DE LA TABLE.

